

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

## Après la mort du roi Edouard

Hebdomadaire



### Proclamation du nouveau Roi

L'Angleterre est en deuil. Et la douleur qui l'afflige a eu dans le monde entier une pénible répercussion. Edouard VII est mort, en quelques jours, on pourrait dire en quelques heures, au moment même où la situation

(Voir la suite page 2)

VOIR A L'INTÉRIEUR NOTRE SUPERBE PAGE EN COULEURS

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque mercredi: 12 grandes pages, 3 000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 0<sup>e</sup> le numéro. EN VENTE PARTOUT



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE SUD-OUEST

**AGRESSION.** — Revenant de Bordeaux, un ouvrier marchand regagnait Léognan en suivant la route de Toulouse. Il menait en main sa bicyclette dont la lanterne n'était pas éclairée. Sur la route, il rencontra cinq individus qui, se



disant agents de la sûreté, le menacèrent d'un procès-verbal. Ils firent même le simulacre de lui passer le cabriolet, mais à ce moment, tandis que ses camarades maintenaient le marchand, un des individus s'élança sur celui-ci et lui martela le visage à coups de poing. La bande prit ensuite la fuite. **BÈGES.**



**SCÈNE DE VIOLENCE.** — Vers minuit, une discussion éclatait dans une rue entre une fille soumise et une artiste lyrique que la première avait insultée au moment où elle passait près d'elle. L'artiste, frappée par l'hétaire, prit dans son réticule un grattoir à ongles et l'enfonça dans le visage de la fille, qui, blessée dans la région de l'œil droit, dut être transportée à l'hôpital. **BORDEAUX.**



**ENRAGÉ!** — Un jeune homme qui avait trouvé un gros rat dans sa chambre, se mit à sa poursuite. L'animal se rencontra contre un meuble et, tout à coup, sauta sur le jeune homme qu'il mordit à la main. Le malheureux garçon est devenu enragé. Son état est désespéré. **SAINTE-JEAN-TROUVERIE.**

### En dehors du ser-ice

Des rôdeurs de barrière veulent emmener avec eux une pierreuse attardée. Mais elle refuse de les suivre. Et ils menacent de la tuer à coups de revolver. Un marchand de vin s'élança dans la rue pour appeler à l'aide. Nul agent. Par bonheur, deux gardes municipaux passent à cette minute. Notre homme les hèle, leur explique en quelques mots la situation et les prie de prêter main-forte.

Mais l'un des gardes, dédaigneux et superbe :

— L'affaire n'est pas de notre ressort!

Et, fièrement, ils continuent leur route. Alors, pan, pan!... La pierreuse a reçu une balle dans la cuisse. Le marchand de vin se précipite... Il en recolt une dans le bras. Mais les gardes n'étaient pas de service!

### Brierre est-il innocent?

Nous avons annoncé que Brierre, le fermier de Corancez, condamné en 1901 à la peine de mort par la Cour d'assises d'Eure-et-Loir, pour assassinat de ses cinq enfants, serait probablement l'objet d'une mesure de clémence du président de la République, qui réduirait sa peine des travaux forcés à perpétuité, à quinze ans seulement.

Un de nos confrères a interrogé à son sujet l'ancien gouverneur de la Guyane qui eut l'occasion de voir Brierre.

— Il m'a donné, dit le gouverneur, l'impression d'un homme très différent de ceux qui peuplent le bagne; j'ai eu la sensation fugitive d'un forçat bien supérieur au niveau ordinaire des criminels... A ce moment, j'emportai de cette courte entrevue le sentiment que cet homme, qui n'avait jamais cessé de se dire victime d'une erreur judiciaire, pourrait bien avoir raison...

## La Proclamation du nouveau Roi (suite)

intérieure de son royaume aurait nécessité sa plus longue présence sur le trône.

Le roi qui avait su se faire aimer non seulement de ses sujets, mais aussi des peuples étrangers et de la France en particulier, a succombé, aux suites d'une congestion contractée au moment où, après avoir quitté Biarritz, il venait de regagner son royaume.

Pendant la triste journée que dura son agonie, la population de Londres se pressait respectueusement le long des grilles, en face des appartements où mourait celui qu'on a nommé à juste titre le Grand Pacificateur.

Et lorsque la nouvelle de sa fin fut annoncée, lorsque le tocsin fit connaître à la capitale entière que la mort avait frappé le souverain, le peuple anglais pleura avec sa reine, avec la famille royale, avec le prince héritier dont le règne allait commencer.

Georges V, tel est le nom sous lequel va gouverner celui qui n'était encore, il y a quelques jours, que Prince de Galles. La proclamation du nouveau règne a donné lieu, selon la coutume, à une de ces scènes singulières où la vie contemporaine se trouve subitement reculée de plusieurs siècles.

### La Proclamation du Nouveau Roi.

A travers les rues de Londres passent en fastueuse chevauchée d'extraordinaires personnalités, aux sons éclatants des trompettes des cavaliers splendides.

Du haut du balcon du palais de Saint-James, le duc de Norfolk lit à la foule assemblée la proclamation du nouveau souverain et le peuple enthousiaste chante en chœur l'hymne national.

Alors, les hérauts des palais royaux, entourés d'une escorte de horse-guards, se rendent à Charing-Cross où nouvelle lecture est faite de la proclamation.

Le scintillant cortège se présente ainsi devant Temple-Bar qui constitue l'entrée de la Cité. Un cordon rouge est tendu en avant de la porte monumentale, à la place même où se trouvait jadis l'entrée de la Cité. Au delà de ce cordon se tient le lord-maire, entouré des massiers.

L'escorte de horse-guards s'ouvre et laisse passer un landau moderne dans lequel se trouve, vêtu de bleu et d'écarlate, le héraut

qui porte le nom de « poursuivant d'armes ». Il avance vers le cordon.

— Halte! qui va là? crie le « city-mars-hall » au « poursuivant d'armes ».

— Je suis, dit-il, l'officier d'armes de Sa Majesté, et je demande libre entrée dans la Cité de Londres afin d'y proclamer Sa Royale Majesté Georges V.

Le cordon est rompu et le cortège du lord-maire qu'accompagnent des aldermen se joint au premier cortège.

La proclamation est lue ensuite au coin de Chamery-Lane, de Fleet-Street, puis dans Wood-Street et enfin sur les marches du Royal-Exchange.

Et, tout le long des rues que suit cette chevauchée moyennaise, ce ne sont que cavaliers, que varlets aux éclatantes casques brodés d'armoiries et qui, embouchant leurs longues trompettes, sonnent des fanfares martiales. Des guerriers brandissent leur glaive et le peuple prie Dieu pour le Roi qui va monter sur le trône.

### Avant les funérailles

La veillée funèbre fut pleine de grandeur. Puis, quand l'heure fixée pour les funérailles sonna, ce fut sur les épaules des soldats, des marins, des highlanders que fut placé le cercueil que précédait un officier royal, marchant à reculons, l'épée basse. Les serviteurs écossais et hindous, ceux-ci coiffés de leurs vastes turbans, formaient la haie. Des maîtres de cérémonies suivaient, portant les insignes royaux et le drap mortuaire.

Le corps du Roi fut transporté à Westminster-Hall, où il reçut, pendant trois jours, les derniers hommages de la foule, avant d'être conduit à Windsor, où il dormira auprès de son fils aîné, mort prématurément.

Un de nos collaborateurs est parti pour Londres où il assistera aux Funérailles du Roi.

L'ŒIL DE LA POLICE donnera dans son prochain numéro, en une magnifique double page encouleurs, le panorama de cet imposant cortège.

« Sa conduite au bagne n'a jamais cessé d'être exemplaire. Il a donné à tous ceux qui l'ont approché dans la colonie pénitentiaire l'impression que son accablement était fait de malheur plutôt que de remords.

« Tous ceux qui se sont succédé dans sa garde sont unanimes à penser que Brierre n'a ni l'attitude ni l'apparence d'un assassin. Beaucoup croient à son innocence. Aucun ne serait surpris d'apprendre qu'il a été victime d'une erreur judiciaire. Je partage ce sentiment; mais il est bien entendu que je ne vous livre qu'une impression, puisque je ne connais pas le dossier de l'affaire de Corancez et que j'ignore les charges sur lesquelles Brierre fut condamné.

### Pas de chance

L'autre dimanche, au dépouillement du scrutin, dans une petite commune des environs de Niort, on trouva au fond de l'urne la facture d'un restaurateur pour le dîner de noces d'un capitaine avec une jeune fille du pays. Le père de la mariée, ayant mis dans une de ses poches ladite facture et son bulletin de vote, s'était trompé, et, au lieu de donner celui-ci, avait tendu l'autre, etourdiment.

Le plaisant de l'histoire — ou son côté triste — c'est que la facture portait un acquit sans timbre, et que l'enregistrement saisit sa proie et obligea hôtelier et client à payer l'amende prévue : 60 francs chacun.

### Peut-on regarder les femmes?

Une question provoque en ce moment des polémiques soutenues dans les journaux anglo-américains. D'un côté et de l'autre de l'Atlantique on discute sur le droit qu'ont les hommes de regarder les femmes.

Un monsieur, voyageant avec sa femme dans un train allant de New-York à Chicago, s'irrita de ce qu'un compagnon de voyage fixait sa femme par trois fois consécutives à de très brefs intervalles.

Au troisième regard, le mari lança un coup de poing formidable en pleine figure de son compagnon de voyage, persuadé qu'il n'est pas permis de regarder une femme en face avec une certaine insistance plus d'une fois.

Ce coup de poing provoqua des explications au cours desquelles le compagnon de voyage déclara qu'il avait regardé la dame parce qu'elle était belle et sympathique. Il

ajoutait qu'il croyait avoir le droit de l'admirer tant qu'il lui plairait, sans faire pour cela aucun tort à qui que ce soit.

Le mari soutint qu'on pouvait tolérer à l'admiration un regard, deux au plus, mais que trois c'était trop et dépassait les limites de la tolérance maritale.

Il ne fut pas possible d'arriver à une entente; c'est pourquoi les deux voyageurs ont posé la question suivante au tribunal de Chicago : « Est-il permis de regarder en face une femme avec insistance et de la regarder de cette manière plus d'une fois? »

## Concours n° 26. — LES PILLEURS D'ÉPAVES

QUATRIÈME SÉRIE (Voir la notice page 11).



### LISTE DES PRIX

1<sup>er</sup> prix : Un bon a lots du Crédit Foncier, pouvant gagner 500 000 francs.  
2<sup>e</sup> prix : Un magnifique nécessaire de voyage, en maroquin, avec sa garniture complète de brosse, flacons en cristal, boîtes à poudre et à savon, etc.  
3<sup>e</sup> prix : Une superbe parure de peignés, en véritable Toledo, dans un bel étui.  
4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> prix : Une paire de boutons de manchettes, or sur argent, ornés de pierres fines.  
6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> prix : Un rond de serviette en argent contrôlé.

Du 8<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> prix : Un excellent remontoir, pour homme en acier oxyde.  
Du 14<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : Un ravissant cachet de cire, agate.  
Du 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> prix : Une élégante épingle de cravate, genre Toledo.  
Du 31<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> prix : Une mignonne statnette en biscuit de Saxe.  
Du 51<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : Une belle chaîne américaine avec trois mouquetons et un médaillon.  
Du 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : Une coquette broche « Chantecleier », en argent contrôlé.



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'OUEST

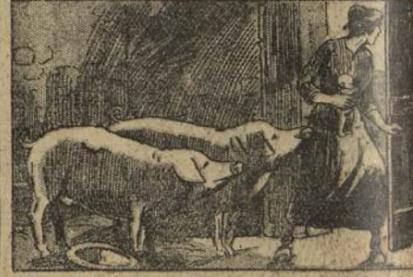
**UN JALOUX.** — Au cours d'un filer de nocce, un homme se précipita, affolé, vers la table où se trouvaient les invités et annonça qu'un jeune homme qui avait voulu épouser la



mariée, accourait, armé d'un revolver, pour tuer les époux. Les invités sortirent sur le chemin, ils virent en effet, l'amoureux évincé qui, armé d'un revolver, menaçait ceux qui l'approchaient. On put cependant se rendre maître de lui. **FLOBANNALE.**



**UNE BRUTE.** — En traversant le pont de la Bourne, une bande de voyous housailait les passants. L'un de ceux-ci envoya une maîtresse gifle à un des garnements. Aussitôt, un cheminot de dix-huit ans qui se trouvait dans la bande, tira un vieux couteau de sa poche et en frappa le passant, un sexagénaire, qui ne fut par miracle que légèrement blessé. Le jeune apache a été arrêté. **NANTES.**



**UNE MÈRE INFAME.** — Pour dissimuler la faute qu'elle avait commise et faire disparaître l'enfant qu'elle venait de mettre au monde, une jeune fille de dix-neuf ans, demeurant chez ses parents, d'humbles bûcherons, étrangla le pauvre être et, le portant dans l'étable aux porcs, elle le fit dévorer par ces animaux. La misérable a été arrêtée. **LA BRULATTE.**

## LA DA

**UN MARI**  
35 ans, a été  
de mauvais  
instance de  
elle a refusé  
déjà, il est  
ouvrier. Vers  
porte ne s'ou  
légèrement et  
dans la cham  
avant résisté  
à la gendarme  
chez sa femme  
menaces.



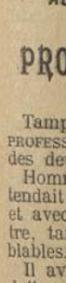
**MEURTRE**  
nouveau effec  
d'un cavalier  
donna l'ordre  
comp de plat  
son cavalier  
poitrine du se  
n'a pas tardé



**UN MONSIEUR**  
un apprenti  
Paris, à bout  
dable coup de  
de l'œil gau



**LE CRIMI**  
destinement  
voulut faire  
son enfant,  
venant en  
le petit cad  
fumier.



**PRO**

Tampo  
PROFESSE  
des deu  
Homm  
tendait  
et avec  
tre, tan  
blables,  
Il ava  
dait, un  
le quad  
la valse  
Telle  
et dont,  
se mont  
sur la p  
marcher  
un agen  
collet et  
M. le  
prévenu  
quer  
LA FLI  
ges, vo  
dans la  
brigand



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS L'EST

**UN MARI IRASCIBLE.** — Une ménagère, âgée de 35 ans, a dû quitter son mari il y a deux mois, à la suite de mauvais traitements qu'il lui faisait subir. Elle est en instance de divorce. Appelée en conciliation avec son mari, elle a refusé de reprendre la vie en commun. Plusieurs fois déjà, il est allé frapper à sa porte, qu'elle refuse de lui ouvrir. Vers onze heures du soir, il y allait de nouveau. La porte ne s'ouvrant pas il l'a enfoncée, a pénétré dans le logement et a bouleversé tout le mobilier. Il n'a pu pénétrer dans la chambre de sa femme, au premier étage, la porte ayant résisté à ses poussées. Sa femme a déposé une plainte à la gendarmerie. Interrogé, le mari a reconnu être entré chez sa femme après avoir enfoncé la porte, mais il a nié les menaces. **BAZELLES.**



**MEURTRE INVOLONTAIRE.** — Au cours d'une manœuvre effectuée par le 12<sup>e</sup> régiment de dragons, le cheval d'un cavalier n'avançant pas, le capitaine de l'escadron donna l'ordre au maréchal des logis de frapper l'animal à coups de plat de sabre. Mais le cheval se cabra et projeta son cavalier contre la pointe du sabre qui pénétra dans la poitrine du soldat et lui perfora le poulmon. Le malheureux n'a pas tardé à succomber. **PONT-A-MOUSSON.**



**UN MONSIEUR PEU COMMODE.** — Etant en état d'ivresse un apprenier chercha dispute à un contremaître de tissage. Puis, à bout d'arguments, il frappa le malheureux d'un formidable coup de poing américain qui lui fendit le front au-dessus de l'œil gauche. **REIMS.**



**LE CRIME D'UNE MÈRE.** — Après avoir accouché clandestinement, une jeune femme, demeurant chez ses parents, voulut faire disparaître le fruit de sa faute. Elle emporta son enfant, se rendit dans la cour de la maison et tua le nouveau-né en le projetant contre un mur. Elle cacha ensuite le petit cadavre dans la cour de la maison, sous un tas de fumier. **ESSEY-LES-EAUX.**

# UNE ÉTRANGE DISPARITION

Grand Roman policier inédit \*

PAR A. K. GREEN

(Traduction de J. Heywood)

### CHAPITRE X

LE SECRET DE L'ATELIER (suite).

M. Gryce n'était pas homme à répondre à une question directe de ce genre. Le regard fixé sur la bague chevalière qui ornait le petit doigt de son interlocuteur, il eut un sourire indulgent.

— Je suis tout prêt à écouter vos explications, se contenta-t-il de dire.

Le visage hautain de M. Blake se fit encore plus sévère.

— Vous considérez évidemment que vous avez le droit de m'en demander. Veuillez du moins m'expliquer pourquoi.

— Eh bien, monsieur, c'est ce que je vais faire, dit M. Gryce en changeant complètement d'attitude. C'est tout à fait irrégulier, mais je veux bien vous dire pourquoi je me permets, moi, simple détective, de me présenter dans votre hôtel, pour demander à un homme de votre haute position de me fournir des explications au sujet de ses affaires domestiques.

« Imaginez-vous, Monsieur Blake, que vous êtes un détective. Une femme entre dans votre bureau. C'est la femme de charge d'un de vos concitoyens les plus réputés. Elle vous apprend qu'une jeune lingère à son service a disparu pendant la nuit de l'hôtel de son maître dans des circonstances des plus mystérieuses. Elle ajoute que, s'il faut en juger d'après les apparences, cette jeune fille a été enlevée de force par deux hommes et qu'on l'a fait sortir par la fenêtre.

« L'attitude de la femme dénote une vive agitation. Elle demande instamment qu'on s'occupe de cette affaire, tout en reconnaissant qu'il n'existe aucun lien de parenté entre elle et la jeune fille, à laquelle, s'il faut l'en croire, elle ne s'intéresse que par pur sentiment d'humanité.

« Elle déclare qu'il faut à tout prix que cette jeune fille se retrouve et que dans ce but toutes les sommes nécessaires seront mises à votre disposition. Que si elles devaient dépasser le chiffre, très respectable déjà, de ses propres économies, elles seraient assurément parfaites d'un autre côté : elle se garde bien, d'ailleurs, de fournir à ce sujet aucun éclaircissement.

« Quand vous lui demandez si son maître se désintéresse de l'affaire, elle se trouble et cherche des faux-fuyants. Jamais, à l'entendre, il ne s'occuperait de ses domestiques, ayant l'habitude de s'en remettre à elle de tous ces détails. Cependant elle trahit une certaine appréhension lorsque vous lui proposez de le consulter.

« Vous vous rendez au désir de cette femme. Vous arrivez dans l'hôtel de son maître. On vous mène dans la chambre de la jeune fille qui a disparu. Qu'est-ce que vous voyez ?

« Non seulement c'est une des plus belles pièces de la maison, mais elle est remarquable par le confort, pour ne pas dire le luxe de son ameublement. Les volumes de poésie et d'histoire que vous y trouvez prouvent suffisamment que cette prétendue lingère est tout à fait au-dessus de sa condition, comme la femme de charge est

\* Voir l'Œil de la Police n° 61 à 71.

bientôt amenée à le reconnaître, d'ailleurs.

« Vous constatez que l'hypothèse invraisemblable d'un enlèvement par la fenêtre se trouve justifiée jusqu'à un certain point par les apparences : il est moins prouvé, toutefois, qu'on ait usé de violence envers la disparue.

« Cependant la femme de charge affirme que jamais cette jeune fille ne serait partie volontairement. Elle met à cette déclaration une insistance qui s'appuie évidemment sur des données précises concernant le caractère ou les antécédents de sa protégée. Du reste, son hypothèse se trouve confirmée dans une certaine mesure par le désordre de la chambre, le rideau arraché comme au cours d'une lutte, et les taches de sang relevées sur le tapis et sur le toit d'un bâtiment en construction, attenant à l'hôtel.

« L'examen des lieux conduit à la découverte de quelques détails complémentaires. On trouve sous les fenêtres, dans l'herbe du jardin, un petit canif en nacre faisant partie du nécessaire à écrire fort élégant qui appartenait à la disparue. C'est sans aucun doute l'instrument avec lequel a été faite la blessure révélée par les taches dont il a été question.

« Il est non moins clair, étant donnée la fragilité, l'insuffisance manifeste d'une arme pareille, qu'elle a dû être employée par la jeune fille elle-même pour se défendre contre ses ennemis. Aucun homme n'aurait l'idée de se servir d'une arme aussi ridicule.

« Le fait que les ennemis en question étaient au nombre de deux, et que c'étaient des hommes, se trouve établi par le témoignage de la femme de charge, qui les a entendus parler dans la chambre de la jeune fille pendant la nuit.

« Survient le maître de la maison, qui, en présence de faits d'une nature aussi grave, ne témoigne même pas l'intérêt que sembleraient justifier les sentiments d'humanité les plus élémentaires, cependant que sa femme de charge trahit par son attitude, par ses gestes, par ses moindres paroles, la crainte et l'horreur que lui cause la présence de son maître, le soulagement que lui procure son départ.

« Vous admettez que des circonstances pareilles engendrent la curiosité, continua M. Gryce comme en réponse à un brusque mouvement qu'arrachèrent à M. Blake ces dernières paroles. La curiosité, à son tour, vous conduit à poursuivre l'enquête et cette dernière vous apprend, entre autres circonstances pour le moins bizarres, que cet impassible maître de maison se trouvait dans le jardin de l'hôtel vers l'heure du départ mystérieux de la jeune lingère ; qu'il était même posté à la grille au moment où elle était revenue, après avoir évidemment réussi à s'échapper d'entre les mains de ceux qui l'avaient enlevée, et cela dans le but de rentrer chez elle, selon toute apparence, mais qu'en voyant son maître derrière la grille, elle avait donné tous les signes d'une terreur insurmontable et s'était enfuie directement dans les bras de ceux qu'elle cherchait à éviter.

— Vous dites, monsieur ? demanda mon collègue en s'arrêtant tout à coup, les yeux fixés sur la pointe de ses bottines.

M. Blake secoua la tête.



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS LE NORD

**SCÈNE DE SAUVAGERIE.** — Il n'est bruit en ce moment que d'une très grave affaire qui s'est produite au 15<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Une jument de cette batterie, valant 1500 francs environ, étant atteinte d'une maladie suspecte, fut conduite à l'infirmerie des chevaux, où elle expira le lendemain. Étonnés de cette mort, les vétérinaires pratiquèrent l'autopsie de la jument et découvrirent dans le cadavre un grand éclat de bois provenant d'un manche de fourche. Une enquête fut ouverte et aboutit à la mise en cellule de deux artilleurs qui s'étaient livrés sur la jument à un acte de répugnante sauvagerie. **DOUAI.**



**BLESSÉ PAR SON FRÈRE.** — Vers sept heures du soir, un gamin de onze ans tirait à la carabine dans le jardin de ses parents. Tout à coup apparut son frère âgé de treize ans, qui, croyant avoir le temps de traverser le jardin, s'engagea en avant de la cible. Au même moment, son cadet faisait feu. Atteint dans le dos, la base du poulmon droit déchurée, le pauvre enfant est dans un état alarmant. **ROUBAIX.**



**UNE BANDE D'APACHES.** — Depuis quelque temps, des malfaiteurs terrorisent la région. Pendant une des dernières nuits, trois individus pénétraient dans une ferme, se ruèrent sur le fermier, le ligotèrent et lui demandèrent son argent. Le fermier refusant de répondre, fut roué de coups ; puis les malfaiteurs s'enfuirent en emportant 50 francs qu'ils avaient découverts. **HAZEBROUCK.**



**PROCÈDES DE BRUTE.** — Dans un débit de vins, un chauffeur se prit de querelle avec plusieurs matelots. Le débitant, désespérant de mettre à la porte le chauffeur en colère, s'arma d'un verre à bière et le brisa sur la tempe du pauvre diable. Les débris du verre pénétrèrent profondément dans la joue et dans le front du blessé dont l'état est grave. **BOULOGNE.**

### AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

## PROFESSEUR DE DANSE

Tamponet, Hilarion-Babylas, s'intitulait professeur de danse et de maintien à l'usage des deux sexes. Sa clientèle était spéciale.

Homme industrieux et patient, il prétendait inculquer l'art de lever en mesure et avec grâce tantôt une patte, tantôt l'autre, tantôt les deux, non pas à ses semblables, mais à des élèves couverts de plumes.

Il avait découvert, du moins il le prétendait, une méthode infaillible pour enseigner le quadrille aux oies, le cancan aux dindes, la valse aux canards, la polka aux poulets.

Telle était la carrière qu'il s'était ouverte et dont, je vous en donne mon billet, il ne se montrait pas médiocrement fier, lorsque, sur la plainte de madame veuve Poilodognon, marchande de volaille aux Halles centrales, un agent de police lui a mis la main au collet et l'a retiré de la circulation.

M. le Président, après avoir interrogé le prévenu, invite la dame Poilodognon à s'expliquer.

LA PLAIGNANTE. — Tenez, Messieurs les juges, voyez si vous avez jamais rencontré dans la culotte des cieux un scélérat de brigand qu'aye un air aussi fourbu...

LE PRÉVENU. — Fourbu vous-même ! LA PLAIGNANTE. — Voilà !... Voyez vous un peu !... Après m'avoir escroqué mes pensionnaires, Monsieur m'insolente... Vrai, je suis heureuse d'être femme pour n'être pas un homme, lorsque je pense qu'un oiseau pareil aurait pu être mon semblable...

LE PRÉVENU. — Vieille perruche... M. le Président, après avoir essayé en vain de mettre fin à cette altercation scandaleuse en frappant sur « son comploir » à coups de poings, commence à se fâcher.

Il oblit enfin le silence, et s'adressant à la plaignante : — Le tribunal ne vous a pas fait venir à cette barre pour injurier le prévenu.

LA PLAIGNANTE, s'exclamant. — Mais, Messieurs les juges, il m'a volée, que je vous dis ; il s'est fichu de moi. Il m'avait bouché l'œil ; il m'aurait mangé le vert et le sec...

M. le Président. — Ce n'est pas une raison pour hurler comme vous le faites. Calmez-vous, et énumérez vos griefs.

LA PLAIGNANTE. — Des griefs ? J'en ai point à lui reprocher.

M. le Président, étonné. — Point de griefs ?

LA PLAIGNANTE, avec candeur. — Non. C'est des volailles... Y'avait d'abord six dindes à huit francs l'une dans l'autre, ça fait quarante-huit francs ; puis ensuite, douze canards à cinq francs. Ça fait soixante francs ; puis ensuite, six oies à sept francs, ça fait quarante-deux francs ; puis ensuite, vingt-

quatre poulets à trois francs, ça fait soixante-douze francs. Quarante-huit, plus soixante, plus quarante-deux, plus soixante-douze, ça fait en tout un total de deux cent vingt-deux francs dont je suis dépouillée, Messieurs les juges, par ce gredin, ce...

M. le Président. — Ne recommençons pas les injures, je vous en prie.

LA PLAIGNANTE, amèrement. — Sans compter quatre cents francs que je lui ai donnés... Ah ! on a bien raison de me blaguer aux Halles ! A mon âge, faut-il que je sois encore aussi cruche, aussi bête, aussi serine...

M. le Président. — Arrêtez-vous.

LA PLAIGNANTE. — Aussi simple, aussi naïve, aussi bouchée...

M. le Président. — Arrêtez-vous, dis-je, ou bien je vous retire la parole.

Cette menace, articulée avec fermeté, produit son effet, et madame Poilodognon commença à entrer et à se maintenir à peu près dans les explications dont le tribunal a besoin, selon elle, pour éclairer sa religion.

LA PLAIGNANTE. — Ah ! mes bons Messieurs, c'est pas pour me plaindre de mon sort, mais pour que les mères de famille n'auraient pas de tourments, faudrait qu'elles n'auraient jamais d'enfant... Moi, telle que vous me voyez aujourd'hui à me consumer les sangs dans votre boutique, pendant que je serais bien mieux dans la mienne, c'est rapport à mon méchant galopin...

M. le Président. — Quel galopin ?

LA PLAIGNANTE. — Nénese, mon dernier. Dégourdi, comme tout. Trop dégourdi même. Ainsi, tenez, ça n'avait pas quinze ans que ça vivait maritalement avec une grande bringue de vingt-deux. Sans doute que vous la connaissez, ou d'hasard, mes bons Messieurs, vu qu'elle traîne partout, la rouleur. Une nommée Norine, qui louche...

« Moi, j'y disais : « Travaille. Ceusses qui ne travaillent pas, c'est des feignants, et les feignants, c'est pas des hommes. » Enfin j'y donnais des bons principes. Savez-vous ce qu'il me répondait ?

M. le Président. — Non, nous ne le savons pas. Et nous n'y tenons pas.

LA PLAIGNANTE. — Eh bien ! il me disait : « Je veux apprendre l'état de papa. »

M. le Président. — Il était tout naturel que vous le lui apprissez...

LA PLAIGNANTE, se montant. — Pour le lui apprendre, comme vous le dites, gros malin, faudrait peut-être que je le connusse, son papa. Et dame, je ne l'ai vu qu'une fois. Seulement j'ai sa photographie qu'il a oubliée avec son portefeuille...

La mère de Nénese, à ce moment, considère M. le Président qui frémit d'instinct et s'écrie, comme soudainement éclairée :

— Vous y ressemblez joliment. Ous' que vous étiez en février, il y a dix-sept ans ? De quelle couleur était votre pantalon ? Aviez-vous des bottines à caoutchouc ?

(A suivre). Le Greffier.



**LA SEMAINE CRIMINELLE**  
**dans la Vallée du Rhône**  
et en CORSE

**ENTRE FRÈRES.** — Deux frères, rétamateurs ambulants, italiens, se trouvaient à Serrières avec leur famille. Après boire, ils se disputèrent; une altercation violente s'ensuivit et toute la famille s'en mêla. Le quartier où ils se trouvaient en fut révolutionné. La violence fut telle que l'un d'eux tira son couteau et en larda son frère. La gendarmerie a arrêté le coupable.



**UNE VENGEANCE.** — Remercé par son patron par suite de la morte-saison, un ouvrier bijoutier se présenta dans le magasin où se trouvait le fils de son patron. Sans avoir proféré une parole, il se jeta sur lui et le frappa à coups de couteau à un bras, au dos et à la tête. Le père accourut aux cris de son fils, mais le forcené lui porta un coup de couteau derrière l'oreille gauche. Il s'enfuit ensuite, mais il ne tarda pas à être arrêté.



**PUGILAT DANS UNE ÉGLISE.** — Tandis que l'évêque de Marseille procédait à la confirmation, la sœur du curé se leva brusquement et, s'avançant vers l'une des femmes qui avaient accompagné leurs enfants, elle lui porta un violent coup de poing au visage. La figure en sang, la victime fut conduite dans une maison voisine au milieu d'un tumulte indescriptible. La cérémonie dut être interrompue.



**UN CRIME AU BORD DE L'EAU.** — Au lieu dit Orsaticchio près de Vascovato, un casseur de pierres lavait son linge au bord de la rivière. Derrière lui, à pas de loup, s'approchait un individu qui avait conçu pour lui une haine terrible. L'individu s'arrêta et, d'un coup de fusil, abattit son ennemi. On retrouva le cadavre de ce dernier, au bord de l'eau, la tête et les bras dans la rivière.

**MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES**

**LE TUEUR D'AGENTS.** — Devant la Cour d'assises de la Seine a comparu le terrible Liabeuf qui, armé d'un tranche solide et emmanché, d'un revolver de bon calibre et les bras munis de brassards garnis de pointes acérées, blessa trois agents et en tua un, l'agent Deray. L'Œil de la Police a reproduit en son temps cette épouvantable scène.

On sait que Liabeuf, arrêté au mois de juillet de l'année dernière par les agents Maugras et Vors, fut condamné, sous l'inculpation de vagabondage spécial, à trois mois de prison et à l'interdiction de séjour. Liabeuf affirme que les rapports des agents étaient mensongers, et comme cet homme de bien ne peut supporter qu'on dise qu'il a vécu du « travail » des femmes de basse vie, il avait résolu, à sa sortie de prison, de se venger. Il a tenu sa promesse en effet terriblement.

Devant la Cour, il persiste dans son système de défense. « Je ne suis pas un souteneur, dit-il; j'ai été condamné injustement sur les faux témoignages des agents. »

C'est pourquoi il s'était mis à la recherche des agents Maugras et Vors pour les tuer;

— Rien, fit-il. Veuillez continuer. Il était visible, cependant, que les dernières paroles de M. Gryce lui avaient fait une impression profonde.

— Vous apprenez également, au cours de votre enquête, deux ou trois autres détails significatifs.

« D'abord que cet énigmatique personnage, quoique bien fait pour briller dans la société des femmes du monde, ne fréquente pas leurs salons : qu'il préfère passer son temps à se promener dans les quartiers pauvres de la ville, où on le voit plus d'une fois causer à des jeunes filles d'une certaine classe, à la porte des bars ou au coin des rues.

« Vous avez tout lieu de soupçonner, d'après certains détails caractéristiques de sa mise, que la dernière de ces jeunes filles à laquelle il ait causé n'est autre que la lingère qui a disparu de chez lui... »

— Permettez, interrompit M. Blake d'une voix ferme et autoritaire. Voilà un point où vous faites sûrement erreur. Ce que vous dites est impossible.

— Vraiment? Et pourquoi donc? — La jeune fille dont vous parlez avait les cheveux d'un blond doré, ce qui n'est pas le cas de celle qui a demeuré chez moi.

— Vraiment? Je croyais que vous n'aviez jamais fait attention à elle, monsieur, que vous ne saviez même pas de quoi elle avait l'air?

— Je l'aurais remarquée si elle avait eu les cheveux de la même nuance que celle dont nous parlions.

M. Gryce tira son portefeuille en souriant avec ironie.

— Voici, monsieur, un échantillon de ses cheveux, fit-il en tendant à M. Blake une petite mèche de cheveux d'un blond ardent. Vous voyez qu'ils ressemblent de fort près à ceux de la malheureuse avec laquelle vous causiez l'autre jour.

M. Blake se pencha vivement pour prendre la mèche de cheveux des mains de son collègue. Il tremblait comme une feuille.

— D'où avez-vous ces cheveux? demanda-t-il d'une voix rauque en les pressant sur son cœur d'un geste passionné.

— Je les ai trouvés sur le peigne dont s'était servi cette jeune fille le soir de sa disparition.

M. Blake rejeta les cheveux avec impatience.

— Nous perdons notre temps, fit-il en regardant fixement M. Gryce. Tout ce que vous dites là ne justifie ni votre présence ici, ni le ton sur lequel vous me parlez. Qu'est-ce que vous me cachez? Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Mon collègue se leva. Il m'adressa un rapide coup d'œil.

— Vous avez raison, dit-il. Ce que je vous ai dit jusqu'à présent ne justifierait peut-être pas ma démarche si ce n'était...

De nouveau il me lança un regard d'intelligence.

— Vous exigez que je poursuive? reprit-il en s'adressant à M. Blake.

Le regard de celui-ci ne perdit rien de sa fermeté.

— Je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas jusqu'au bout. Il faut une conclusion à toute bonne histoire. Je suppose que vous allez me parler de mon expédition à Melville?

M. Gryce secoua gravement la tête.

— Je ne suis pas ici pour discuter des points qui ne se rapportent en rien à la disparition de votre lingère.

— Dans ce cas, fit M. Blake qui se redressa de toute sa hauteur, il n'est pas nécessaire de prolonger cette entrevue. Je vous ai permis, je vous ai même demandé de me dire ce que vous aviez ou ce que vous pensiez avoir contre moi, sachant que mes gestes, ces temps derniers, pouvaient, en effet, paraître quelque peu étranges.

« Du moment que vous dites ne vous intéresser qu'à ce qui se rapporte à la jeune fille ayant habité sous mon toit, je peux

vous assurer en toute confiance qu'il n'y a rien à gagner à poursuivre cette conversation. Rien de ce que j'ai fait, ou dit, ou pensé, ici ou ailleurs, n'a eu le moindre rapport avec la personne en question. Elle m'a été complètement étrangère pendant qu'elle a vécu dans l'hôtel et j'ai oublié jusqu'à son existence après son inexplicable départ de chez moi.

— La main de M. Gryce, qui s'était tendue vers le carafon dédaigné jusqu'ici, retomba brusquement.

— Vous niez donc, monsieur, tout rapport entre vous et la personne, ouvrière ou femme du monde, qui a occupé la chambre du troisième étage de cet hôtel pendant les onze mois précédant le dimanche où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance?

— Je n'ai pas l'habitude de répéter mes affirmations, fit M. Blake avec une certaine asperité, même lorsqu'elles ont trait à des sujets moins désagréables que celui dont nous nous occupons.

M. Gryce s'inclina : il étendit lentement le bras pour prendre son chapeau. Jamais je ne l'avais vu aussi bouleversé.

— Je regrette... commença-t-il.

Tout à coup il déposa de nouveau son haut de forme et se redressa de l'air le plus digne que lui permettait la corpulence dont il commençait à être affligé.

— Monsieur Blake, dit-il, le respect que je portais à l'homme pour lequel je vous prenais me défend de sortir de chez vous sans dire une chose qui me pèse sur le cœur. Je ne voudrais pas laisser retomber sur vous les conséquences qui ne manqueraient pas de résulter de ma réserve ni me voir obligé de parler plus tard, en un lieu où vous n'auriez peut-être pas, comme à présent, l'occasion de fournir des explications satisfaisantes.

Monsieur Blake, il m'est impossible de vous croire lorsque vous dites que la jeune fille qui a vécu ici vous était étrangère.

M. Blake redressa sa taille altière avec un dédain tempéré seulement par le respect que lui imposait l'évidente sincérité de son interlocuteur.

— Vous avez du moins le courage de vos opinions, Monsieur Gryce, fit-il en prenant le chapeau de mon collègue pour le lui mettre entre les mains. Je regrette que votre discernement ne soit pas à la hauteur de votre assurance.

— Permettez, monsieur. Je voudrais justifier mon attitude avant de vous quitter. Non, monsieur, pas par des paroles, ajouta mon collègue en voyant M. Blake se croiser les bras en un geste de résignation ironique. Le moment n'est plus aux paroles. J'ose penser, monsieur, que vous me faites l'honneur de me considérer comme un honnête homme et un policier d'une certaine valeur? Voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire un instant dans votre bibliothèque? J'espère vous y montrer de quoi vous convaincre qu'en parlant comme je l'ai fait tout à l'heure, je n'agissais ni en imbécile, ni par esprit de fanfaronnade.

Je m'attendais à voir M. Blake refuser de se prêter à une requête aussi bizarre. Il n'en fit rien, cependant. Il se contenta de s'incliner, bien que son visage eût une expression de surprise marquée.

— Je veux bien vous accompagner dans mon atelier, dit-il froidement, mais vous n'y trouverez rien qui puisse justifier vos dires.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, insista M. Gryce.

Un sourire amer crispa les lèvres de M. Blake, qui se dirigea aussitôt vers la porte.

— Votre collègue peut venir aussi, fit-il avec indifférence en réponse à un geste de M. Gryce. Un témoin ne sera pas de trop, pour voir lequel de nous a raison.

Enchanté de la permission qu'il m'accrochait ainsi, car j'étais littéralement dévoré par la curiosité, j'emboîtai aussitôt le pas à mes compagnons.

(Lire la suite au prochain numéro.)



**LA SEMAINE CRIMINELLE**  
**dans le Midi et le Centre**

**UN DRAME EN WAGON.** — A l'arrivée en gare de Saint-Just du train 2960, un fou a tué d'un coup de revolver un voyageur assis au fond d'un compartiment de troisième classe. Le meurtrier a été transféré à Montbrison. Le corps de la victime est resté à Saint-Just.

MONTERISON.

**DRAME DE FAMILLE.** — Un drame pénible s'est déroulé à Gron. Sous l'empire d'un ne sait encore quel sentiment, un homme a assassiné sa femme âgée de 52 ans et sa fille âgée de 14 ans. Il s'est ensuite tué d'un coup de fusil.

BOURGES.



**ÉLECTIONS SANGLANTES.** — A la sortie d'une réunion en vue du scrutin de ballottage, deux individus se prirent de querelle à propos de la différence de leurs opinions. L'un d'eux porta à son adversaire un formidable coup de poing, mais l'autre le rattrapa et tira sur lui, à bout portant, deux coups de revolver qui l'atteignirent en pleine poitrine, traversant le poumon droit.

BÉZIERS.



**BEAUX-FRÈRES ENNEMIS.** — A la suite d'un procès, deux beaux-frères, cultivateurs tous deux, s'étaient voués une haine mortelle; l'un d'eux sachant son ennemi hors de chez lui, s'embusqua pendant la nuit le long d'une haie. Quand l'autre passa, le misérable tira sur lui deux coups de fusil et le tua net.

SAINT-HILAIRE.



**RIXE SANGLANTE.** — Après avoir péché ensemble, quatre jeunes gens se prirent de querelle au sujet de la vente de leurs poissons. Ils en vinrent bientôt aux mains. Au cours de la bagarre, un des jeunes gens tira quatre coups de revolver sur un autre qui reçut une balle dans la tête. Le coupable a été arrêté.

VICHY.

période militaire de neuf jours à Bourgoin, et il était libéré le 8 janvier dernier.

Durant cette absence, il avait appris que son amie était venue habiter Mâcon, au numéro 28 de la rue Loché, chez la femme Raspillière et qu'elle vivait là avec un nommé Tissot.

Dès lors Vachet paraît avoir prémédité sa vengeance.

Le jour de sa libération, il se rend seul devant le numéro de la rue Loché, et de la rue appelle Céline Ducommun. Tissot, qui était couché, se lève et se décide à venir ouvrir la porte, sur l'affirmation formelle de Vachet qu'il ne s'agit que d'une simple explication.

A peine est-il entré dans la chambre dont il a réformé la porte derrière lui, que Vachet s'écrie en s'adressant à Tissot et à Céline Ducommun : « Me voilà, vous ne m'attendiez pas! » et montrant la poche droite de son pantalon, il ajoute : « J'ai là ce qu'il faut pour vous servir ». Vachet se dirige vers Céline, un couteau ouvert à la main et lève l'arme sur la tête de celle-ci; Tissot veut essayer de le désarmer; il saisit l'arme à pleine main, mais se blesse assez grièvement. Une courte lutte s'engage entre les deux hommes, mais Tissot, projeté à terre, blessé et dépourvu d'arme, se relève rapidement et saute dans la rue par la fenêtre d'une hauteur de trois mètres. La femme Raspillière, qui a sa chambre au-dessus de

celle de Céline Ducommun et qui a entendu du bruit, descend et pénètre à son tour dans la pièce où se trouvent Vachet et Céline Ducommun : elle veut intervenir, mais en présence de l'attitude menaçante de Vachet, elle doit à son tour sauter par la fenêtre et se blesse au pied.

Vachet, resté seul avec Céline Ducommun, s'acharne sur la malheureuse et la frappe de vingt et un coups de couteau. L'agent de police Sevelinge entend crier : « Au secours! A l'assassin! » mais la porte étant fermée, il ne peut que réussir à s'élever jusqu'à la hauteur de la fenêtre, d'où il aperçoit, impuissant à intervenir, pendant quelques très courts instants, une partie de l'horrible scène.

On peut enfin pénétrer dans la chambre et Vachet est arrêté.

Céline Ducommun a succombé quelques jours plus tard aux nombreux coups qu'elle a reçus.

Devant la Cour d'assises de Saône-et-Loire Vachet prétend qu'il n'a rien prémédité du tout et qu'à son arrivée dans la rue Loché, au moment où il pénétrait dans les appartements de sa maîtresse, il reçut un coup de poing de Tissot en pleine figure, et c'est alors qu'il prit son couteau et que celui-ci, en essayant de le désarmer, se fit une blessure et sauta par la fenêtre.

Jean-Marie Vachet a été condamné à huit ans de travaux forcés.

# FLEURS DE PARIS

Grand Roman Moderne

PAR MICHEL ZÉVACO

XXXII

MAGALI (suite).

« Comme votre compatriote, comme un héros de Dumas, vous n'avez qu'à paraître pour séduire la femme la plus extraordinaire de Paris! Vous n'avez qu'à tirer l'épée pour blesser dangereusement le plus fort tireur de nos salles! Et vous vous ennuyez? Comme d'Artagnan dont vous êtes peut-être un descendant, vous vous trouvez en présence d'une bataille à livrer, avec de puissants ennemis sur les bras, vous voulez conquérir honneur, gloire et fortune, vous avez à vous créer de toutes pièces une identité de héros, vous vous trouvez devant mille embûches où peut-être vous laisserez votre peau, ...et vous vous ennuyez?... Ah! mon cher, vous ne savez pas ce que c'est que l'ennui : il tient tout entier dans ces mots : ne savoir que faire. Mais vous, Ségalens, vous qui avez la chance d'être pauvre et de vouloir la fortune, vous qui êtes assez heureux pour n'être rien quand vous voulez être quelqu'un... mais vous avez tout à faire!... Vous ne vous ennuyez pas : c'est impossible!

— Je n'ai pas le droit de m'ennuyer, dit Ségalens, mais je m'ennuie, voilà le fait.

— Emmenez-nous ensemble, vous dis-je! Pourtant, laissez-moi m'étonner de votre ennui. Si c'était moi, je ne dis pas! Vous, vous avez une foule de choses à faire. Mais moi! Quel malheur que d'être riche!... Plus d'effort, plus d'intérêt au jeu puisque la partie est gagnée d'avance!

— Mariez-vous.

— Provincial, va! Est-ce qu'il y a encore des mariages? Le mariage est bon pour les pauvres qui ont la chance d'aimer et d'être aimés, suprême distraction. Mais pour l'infortuné que la fortune écrase dès le berceau, il ne peut y avoir que collage d'intérêts. Or, j'ai assez de mon argent...

— Faites de la politique! Vous êtes tout désigné pour être un sauveur de votre pays.

— C'est vrai, puisque je suis riche. Mais pour faire de la politique, il faut des qualités que je n'ai pas.

— Faites de la littérature, alors!

— J'y ai songé, dit Pontavaies. Après la religion théocratique, après la religion de l'argent, voici venir en effet la religion de l'art et de la littérature. Les artistes et les gens de lettres sont les prêtres de demain. Déjà ils ont l'attitude et le langage du prêtre. Ils parlent de sacerdoce; ils parlent d'éduquer des âmes. Des jeunes hommes graves nous disent gravement de graves balourdises, et, la bouche en cul de poule, les yeux au ciel, la main sur le cœur, s'annoncent comme des apôtres, — après quoi, d'ailleurs, ils passent à la caisse. Oui, cela m'a tenté un moment, de jouer cette comédie-là; mais je me suis dit que je risquais de me prendre à ma propre glu, c'est-à-dire de croire à l'art! Or, les seuls qui s'amuse, ce sont les faux dévots, les tartufes de toute religion. Et la religion d'art ne fait pas exception, au contraire, c'est la seule distraction sérieuse.

— Voyagez, alors!

— Paradoxe! On ne voyage plus, on court d'un point à un autre. La terre est trop petite. Quand on aura trouvé le moyen de parcourir les espaces, je ne dis pas! Non, voyez-vous, je rêve de m'appauvrir, de n'avoir plus le sou, d'être obligé de gagner ma vie... c'est la seule distraction sérieuse.

— Rassemblez vos titres de rentes et faites-en un bûcher. Puis vous vendrez me demander l'hospitalité, et nous fe-

rons ensemble des romans qui nous amuseront et que nous vendrons.

— Le conseil est bon, dit sérieusement Max Pontavaies. J'y songerai. En attendant, pourquoi vous ennuyez-vous, vous?

— Parce que j'aime une jeune fille et qu'elle a disparu.

— Toutes les chances! s'écria Pontavaies. Comment! Vous aimez! Celle que vous aimez disparaît! Et vous vous plaignez?

— Je me plains parce que je souffre, et je souffre au point de souhaiter la mort. D'ailleurs, j'ai voulu me noyer... et je n'ai réussi qu'à sauver un autre noyé...

— Conte-moi cela, dit Pontavaies avec une émotion qui perçait sous ses airs sceptiques. Mais si vous m'en croyez, vous me conterez cela après dîner...

— Oui : ce sera le dessert, dit tristement Ségalens.

— Que nous arroserons d'extra-sec. Je vous débauche. Venez-vous?

— Ma foi, oui. A Tarbes, j'étais un intrépide buveur.

— A propos. Et l'Informateur?

— Eh bien, j'ai vu M. Champenois qui est un homme tout rond en affaires. Je lui ai exposé mon désir de faire une série de reportages sur les bas-fonds parisiens...

— Tiens, dit Pontavaies, c'est une idée, ça! Pas neuve, mais enfin, ce sera une occasion pour vous de vous distraire. Je vous accompagnerai... mais je vous prévins que la chose a été faite déjà.

— Oh! il ne s'agit pas de faire une tournée de grands-ducs, avec cicérone à la clef, en partant du Père-Lunette pour aboutir aux bastringues de la Butte. Je veux voir de près la pègre parisienne, me mêler à elle, vivre sa vie, palpiter de ses émotions...

— Vous vous ferez tuer.

— On n'est jamais tué qu'une fois, dit Ségalens. Et puis, quand on est tué, on en revient, témoin moi qui ai fait le grand saut et qui suis ici à deviser. Est-ce que ma tournée vous séduit toujours?

— Plus que jamais! Mais puisque nous devons courir ensemble les mauvais lieux, commençons par l'Opéra.

Les deux jeunes gens sortirent en se donnant le bras, dînèrent sur le boulevard et passèrent la soirée à l'Opéra où Pontavaies avait son fauteuil. Pendant le dîner, Ségalens avait raconté à son ami l'histoire de son amour, et la disparition inexplicable de Marie Charmant, puis son désespoir, sa folle tentative de suicide et le sauvetage de Pierre Gildas.

— Et qu'est devenu l'homme? demanda Pontavaies lorsque ce récit fut achevé.

— Il est chez moi, répondit Ségalens.

— En sorte qu'en ce moment vous recelez un repris de justice? Joli, peut-être... mais dangereux!

— Bah! Ce repris de justice m'a tout l'air d'être un repris d'injustice. Et puis, s'il fallait demander leur casier judiciaire aux gens qui se noient!...

— Mais enfin, cette petite bouquetière que vous adorez, si elle a disparu, c'est que quelqu'un avait intérêt à sa disparition. Avez-vous une idée là-dessus?

— Aucune. J'en suis réduit à me fier au hasard, dit Ségalens avec un soupir.

Après dîner, donc, les deux amis s'en furent à l'Opéra; et après l'obligatoire audition de *Lohengrin* s'en allèrent souper au plus proche café. En effet, Pontavaies qui avait une grande confiance dans les grands crus de Champagne, à titre de médecin contre la tristesse, s'était mis en tête de griser Ségalens.

Le café était divisé en deux parties : une avant-salle de plain-pied avec le boulevard des Italiens, et une arrière-salle plus élevée où l'on accédait par un double escalier de quelques marches. Chacun de ces deux escaliers était

encadré de hautes colonnes d'un bel effet décoratif. Il va sans dire que les deux salles étaient occupées par une double foule de soupeurs parmi lesquels évoluaient quelques jolies filles toutes prêtes à accorder leur amour au plus offrant et dernier enchérisseur.

Pontavaies et Ségalens s'étaient placés à une petite table de l'avant-salle; et Ségalens revenait pour la dixième fois sur le sujet qui lui tenait tant au cœur lorsque Pontavaies s'écria :

— Oh! la belle enfant!... regardez donc!...

Ségalens se retourna : une jeune femme descendait lentement l'un des deux escaliers. Elle portait avec une naïve élégance un costume de satin gris perle, et sa tête fine, délicate, un peu pâle, se dressait harmonieusement sur des épaules parfaitement modelées, émergeant de la blancheur d'un « boa » en plumes négligemment jeté sur ces épaules.

— Voilà qui est particulier, dit Ségalens après une seconde d'attention.

— Quoi donc? fit Pontavaies en continuant à fixer la jolie inconnue avec une attention et peut-être une émotion qui démentait son scepticisme de parade.

— Vous connaissez l'histoire du marquis de Perles?

— Oui, eh bien?...

— Eh bien, la petite Magali en question est devant vous! Pauvre petite! Elle aura eu assez de la misère, et, à pieds joints, elle a sauté au ruisseau...

Pontavaies avait étouffé une exclamation de surprise. La jeune femme, de sa marche onduleuse et traînante, se dirigeait vers la porte. Au moment où elle passait près de la table, Pontavaies se leva, la toucha au bras, et dit :

— Voulez-vous me faire le plaisir de boire avec moi une coupe de champagne?

Magali considéra un instant le jeune homme, puis, souriante :

— Je veux bien, dit-elle, à condition qu'il y ait des écrevisses pour me donner soif.

Et Magali s'assit tranquillement, avec cette indifférence de la professionnelle qui accomplit son devoir sans enthousiasme. Pourtant, comme Pontavaies, stupéfait de se sentir presque tremblant, la regardait en silence, elle ajouta :

— Vous êtes gentil de m'inviter. J'allais me coucher. Les hommes me dégoûtent ce soir...

Cette amère et brutale sortie, le ton de morne indifférence, l'avidité avec laquelle elle vida coup sur coup les verres de Pontavaies et de Ségalens formaient un étrange contraste avec la jolie de cette figure délicate.

— Pourtant, fit Pontavaies d'une voix où Ségalens surprit une sorte de tremblement imperceptible, pourtant, jolie comme vous êtes...

— Jolie? interrompit la jeune femme. Pas de boniment, mon cher monsieur, ou je m'en vais... Je vous dis que les hommes me dégoûtent ce soir...

Et elle commença à fourrager dans le buisson d'écrevisses qu'on venait de déposer sur la table.

— Madame ne croit pas à l'amour, dit Ségalens. Elle a bien raison. Je connais une pauvre fille, belle, sage, qui sans doute eût été heureuse si elle n'avait eu la mauvaise chance de rencontrer un homme qui...

— Qui l'a plaquée après lui avoir juré toutes sortes d'amour, dit Magali. On connaît ça. C'est notre histoire à toutes. Ma foi, non, je ne crois pas à l'amour. Et puis, quand j'y croirais...

Nous devons dire que si Ségalens connaissait Magali, tout au moins de vue et pour avoir entendu raconter son aventure, Magali ne le connaissait nullement.

— Alors, vous, reprit-elle en fixant Pontavaies, vous y croyez, à l'amour?

— Quelquefois... ce soir, par exemple.

— Et vous? ajouta-t-elle, en se tournant vers Ségalens.

— Toujours.

— Toujours! murmura-t-elle. Toujours... jamais! Pile ou face! Il y en a à qui ça réussit. Il y en a qui y trouvent la mort. Chacun son lot. Moi, je n'ai pas gagné à la grande loterie!

Elle buvait coup sur coup, et ses yeux commençaient à devenir hagards.

— Et encore, ajouta-t-elle, je n'ai pas à me plaindre. J'ai eu de la chance. Je suis tombée tout de suite sur un type qui me fait cinquante louis par mois... et qui n'est pas gênant.

Pontavaies sentit son cœur se serrer. Magali se mit à rire du rire épais de l'ivresse, et pourtant elle demeurait jolie à ravir, d'une instinctive élégance. Ségalens la considérait avec une indicible tristesse.

— Ah! mais dites donc, s'écria Magali, vous n'êtes pas d'une gaité folle, tous deux!

— Et vous! dit Ségalens, osez donc dire que vous êtes gaie! Voulez-vous que je vous dise? vous n'êtes pas taillée pour ce que vous faites. Vous regrettez le temps où vous ourliez à la machine des douzaines et des douzaines de mouchoirs pour un patron qui vous payait mal. Car alors, vous aviez encore des illusions. Et ce sont ces illusions perdues qui mettent une aube de rêve dans vos jolis yeux. Pauvre petite, vous voudriez aimer encore...

Magali avait un instant baissé la tête. Son sein s'était oppressé. Mais tout à coup un éclair jaillit de ses yeux, et, d'une voix presque rude :

— Vous vous trompez, dit-elle. J'aime la richesse, j'aime le luxe, voilà tout. J'adorerais avoir des bijoux. Je voudrais mon petit hôtel et ce qui s'ensuit. Voilà mon ambition.

Tout bas elle ajouta :

— Malheur au premier millionnaire qui me tombera sous la main!

— Voulez-vous me permettre de venir vous voir? demanda brusquement Pontavaies.

— Tant que vous voudrez, fit-elle tranquillement. Rue du Helder, 139. Excepté les lundis et vendredis. Bonsoir, monsieur, je vais me coucher... toute seule! ajouta-t-elle avec un sourire à l'adresse de Pontavaies.

Elle se leva en reculant sa chaise.

A ce moment, un homme qui venait d'entrer passait lentement près d'elle : un homme aux cheveux noirs luisants, à la cravate éclatante, aux doigts ornés de bagues. La chaise le heurta.

— Tu ne peux donc pas faire attention! gronda l'homme.

— Insolent! fit Ségalens debout au même instant.

— Qu'est-ce qui vous prend vous? fit le rasta.

— Vous tutoyez une femme qui est avec nous, et je dis que vous êtes un grossier personnage, dit Ségalens.

Pontavaies, agité de sentiments confus, pâle et nerveux sans savoir pourquoi, demeurait à sa place, étourdi non pas de l'incident banal, mais de ce qu'il éprouvait.

— Fichez-moi donc la paix! reprit le rasta. Je tutoie Magali parce que j'ai couché avec elle... Et puis, si ça ne vous plaît pas, mon petit monsieur...

L'homme leva la main en ricanant.

Mais il n'eut pas le temps d'achever le geste. D'un mouvement rapide, Ségalens se porta en avant et, d'une main, saisit l'homme à la gorge, tandis que de l'autre il l'empoignait en pleine poitrine. D'une violente saccade, il poussa l'homme vers la porte... En quelques pas, ce groupe eut atteint la porte du café, qu'un garçon s'empressait d'ouvrir, tandis que la foule, debout à toutes les tables, s'amusait de l'incident.

Le rasta roula sur le trottoir, et, ramassant son chapeau, il se releva en bégayant :

— Vous aurez de mes nouvelles!...

— Bon. Mais en attendant, toutes les fois que vous entrez ici, ayez soin d'abord de regarder si j'y suis. Et si j'y suis, je vous défends d'entrer!...

Et laissant le rasta, blême de rage, s'éloigner en grognant des menaces, Ségalens rentra paisiblement dans le restaurant où il devint le point de mire de tous les regards.

— Monsieur, lui murmura Magali, je ne suis qu'une pauvre fille. Ce qu'il y a d'atroce, voyez-vous, c'est l'insulte de l'homme. Nous vivons dans l'insulte, nous autres. Je voudrais pouvoir vous

remercier... mais comment? Oh! si le hasard voulait que vous eussiez besoin de moi!... S'il y avait au monde un service que je puisse vous rendre!...

Elle tremblait! Des larmes brillaient au bord de ses cils. Elle baissa les yeux.

— Mais sans doute que je vous offense en vous disant que vous pourriez jamais avoir besoin de moi!...

— Non, mademoiselle, fit doucement Ségalens, vous ne m'offensez pas, vous me faites plaisir, voilà tout.

— Bien vrai!... Vous ne me méprisez donc pas, vous?

— Et pourquoi donc?... Mais j'y pense! fit-il tout à coup en se frappant le front. Oui, il y a peut-être un service que vous pourriez me rendre...

— Oh! si cela était! murmura ardemment Magali.

— Ma foi, tenez! service pour service, nous serons quittes. Pourriez-vous pendant quelques jours donner l'hospitalité à un malheureux homme digne de pitié, je vous assure. Il est chez moi. Il a voulu se tuer... par misère, sans doute. Il en est réchappé par miracle. Or, cet homme, ce malheureux, mademoiselle, a besoin de se cacher quelque temps... jusqu'à ce que je lui aie trouvé quelque part en province une occupation qui le fasse vivre. Chez moi, il est aussi peu caché que possible... et, en outre, je ne sais trop pourquoi, il y est inquiet et sombre au delà de toute expression... il écoute, il tremble... il semble redouter je ne sais quel voisinage...

— Où est-ce, chez vous? demanda Magali.

— Faubourg Saint-Honoré, fit Ségalens avec un sourire.

— Et cet homme, comment s'appelle-t-il?

— Je l'ignore. C'est un malheureux, voilà tout. Il n'a pas de nom. Il est le Malheur, et vous serez la Pitié. Voulez-vous?

— Si je veux! s'écria Magali rayonnante. Vous pouvez me croire. Tout ce que vous me dites me met au cœur une joie et un orgueil que je ne connaissais plus depuis longtemps.

— Ainsi, dès demain, je vous amène ce malheureux?

— Quand vous voudrez! Il sera chez moi comme chez vous, aussi longtemps que vous voudrez.

— Je demande à entrer en tiers dans ce sauvetage, dit Pontaives en reprenant avec effort son sourire de Parisien sceptique. Mon ami fournit l'homme. Mademoiselle fournit le logis. Moi je fournirai la dépense... oh! ajouta-t-il, vous n'allez pas me refuser cela?... Tenez, mademoiselle, permettez-moi...

Il tira une bague de son petit doigt et la tendit à Magali qui, soudain rouge de plaisir, la saisit en s'écriant :

— Oh! le beau brillant!...

— Portez-le en souvenir de moi!...

Le diamant valait deux cents louis. Magali, quelques instants, en admira le feu et la limpidité, puis elle le passa à son doigt. Cinq minutes plus tard, ils sortirent tous trois, et, comme la rue du Helder était à deux pas, les deux jeunes gens, par crainte d'un retour offensif du rasta, escortèrent Magali jusqu'à sa porte. Au moment de les quitter, elle leur tendit à chacun une main. Ségalens serra la main qui lui était offerte. Max Pontaives déposa sur celle qu'il tenait entre ses doigts un baiser dont la ferveur le fit tressaillir lui-même. Magali soupira, et son dernier regard fut pour Ségalens.

XXXIII

L'HOTEL D'ANGUERRAND

Adeline Damart, baronne d'Anguerrand, méditait au fond de son boudoir, à demi couchée sur une chaise longue. C'était le surlendemain du jour, ou plutôt de la nuit, où elle s'était rendue rue Letort avec Gérard. Gérard était parti avec La Veuve, qui devait le conduire auprès du baron d'Anguerrand. Et depuis, Gérard n'avait pas reparu... Dévorée d'inquiétude, Adeline s'était rendue le lendemain au logis de La Veuve, bravant l'orageuse explication qui devait résulter de cette visite, puisqu'elle avait emmené Lise. Mais on lui avait répondu que La Veuve était partie pour un voyage dont elle n'avait pas indiqué la durée.

Que s'était-il passé? Qu'était devenu

Gérard? Voilà la question que, depuis la veille, elle tournait et retournait dans sa tête. Et, par une étrange association d'idées, à mesure que croissaient les mortelles alarmes où cette inconcevable disparition la jetait, elle sentait s'affermir dans son cœur sa haine contre celle que Gérard aimait... contre Lise!

— Oh! murmurait-elle, folle que j'ai été! Pourquoi ne pas l'avoir tuée là-bas! C'était si facile!... J'ai voulu savoir!... Savoir quoi? Qu'elle aime éperdument l'homme que j'aime?... Mais ne le savais-je pas!... Que faire maintenant?...

En réalité, Adeline savait très bien ce qu'elle allait faire. Sa résolution était prise de tuer Lise. Il n'y avait contestation dans son esprit que sur le moyen : revolver, poignard ou poison? Elle ne s'arrêtait ni à la difficulté de

alluma les lampes. Sapho annonça qu'elle ne dînerait pas, qu'elle allait se coucher, et ordonna qu'au plus tôt, chacun se retirât dans sa chambre.

Quelques heures passèrent, lentes et sinistres...

Enfin, tout bruit s'éteignit dans l'hôtel. Adeline poussa un long soupir, passa dans sa chambre à coucher, dérangea un tableau placé à la tête du lit et, derrière ce tableau, ouvrit avec une clef qu'elle portait sur elle une sorte de minuscule armoire.

Là, sur une tablette, étaient rangés une douzaine de flacons dont chacun portait une étiquette. Les uns contenaient des poudres ou des cristaux, d'autres des liquides diversement nuancés. Sapho s'appuya au mur et se mit à contempler ces flacons. Et alors, au moment d'accomplir l'œuvre de mort,

gauche, la main droite posée sur le battant de l'armoire, demeurait dans une immobilité de statue. Enfin, un long soupir lui échappa.

— Je suis folle! pensa-t-elle. Allons, voilà que je me mets à avoir peur, moi?... parce que le plancher a crié?... Adeline, ma fille, tu faiblis, il me semble!

Elle se mit à rire doucement, et sans même daigner tourner la tête pour se rassurer, se contraignant ainsi à dompter les vaines terreurs sans le secours de l'évidence, elle poussa le battant de l'armoire... A ce moment, une main se posa sur son bras, et une voix très calme prononça :

— Un instant, madame, permettez-moi de jeter un coup d'œil là-dedans!...

Sapho jeta un faible cri. Son visage livide prit des teintes de cendre. Le vertige des surhumaines épouvantes emplit son regard exorbité. Elle eut un hoquet, un râle, et, pantelante, agonisante de terreur, elle demeura appuyée au mur, son flacon dans sa main crispée, tandis que sa pensée au fond d'elle-même, jetait cette clameur :

— Hubert d'Anguerrand!... Le père de Valentine!... Malédiction!...

Le baron d'Anguerrand avait saisi Adeline par le poignet qu'il serrait rudement. Il ne la regardait pas. Ses yeux erraient sur les flacons rangés symétriquement sur leur tablette. Il épéait lentement :

— Arsenic... teinture de belladone... bien! parfait!... extrait d'opium, antimoine, cyanure de potassium... mes compliments, madame. Vous avez là un assortiment que vous eût envié la Brinvilliers... Ou avez-vous choisi? Le cyanure? C'est foudroyant. Quelques gouttes sur les lèvres, et la mort est instantanée... Qui allez-vous assassiner, madame?...

— Hubert d'Anguerrand! bégaya Sapho, ivre d'horreur et claquant des dents.

— Je vous ai demandé, madame, qui vous aliez assassiner... Vous me répondez. Si vous ne me répondez pas, je vous jure que je vous place de force le goulot de ce flacon dans la bouche, et que j'en vide le contenu dans votre gorge...

Par un de ces suprêmes efforts dont les natures exceptionnelles sont capables au seuil de la mort, Sapho parvint à reconquérir une lueur de volonté. Elle balbutia :

— Vous vous... trompez... ne... croyez pas... non!... oh! non!...

Le baron la tenait toujours par le poignet; ses doigts se resserrèrent et graduellement formèrent l'étau de fer.

— Vous me faites mal! gronda-t-elle. C'est lâche! oh! c'est lâche!... Un homme à une femme!

— Une femme! dit froidement le baron. Etes-vous bien sûre d'être une femme? N'êtes-vous pas plutôt quelque démon à figure humaine, vomi par l'enfer?... Il est vrai que vous ne croyez ni à l'enfer ni au paradis, ni à Dieu ni à diable. Et pourtant, il y a un Dieu, madame! La preuve, c'est que me voici!

Sapho se tordait ou paraissait se tordre sous la douleur. Brusquement, avec une force qui, vraiment, eût pu faire douter qu'elle fût une femme, elle se défit de l'étreinte, et d'un bon s'écarta du baron.

— Ah! fit-elle dans un cri de menace et de défi.

En même temps, elle appuyait frénétiquement sur le bouton électrique qui communiquait à l'office.

— Mes gens vont venir! rugit-elle, tandis que ses yeux flamboyaient, je vais vous faire jeter dehors comme un manant... ou plutôt, non!... je vais...

Elle cherchait. La langue s'embarrassait; elle râlait de fureur.

Le baron d'Anguerrand haussa les épaules.

— Vous êtes insensée, dit-il avec un calme qui épouvanta Adeline et acheva de désorganiser ce cerveau si solidement trempé. Vous ne comprenez donc pas que personne ne viendra à votre appel? Que, du moment où j'ai pu pénétrer ici, vous épier, vous guetter, j'ai pu aussi, j'ai dû prendre mes précautions et écarter vos gens, comme vous dites. Allons, madame, il faut vous exécuter et me dire à qui vous destinez ce joli flacon que vous avez laissé tomber. Heureusement qu'il en reste dans le placard, ajouta-t-il.

(Lire la suite au prochain numéro.)



○ ○ FLEURS DE PARIS. — « Oh! la belle enfant! » s'écria Pontaives. ○ ○  
○ ○ ○ Une jeune femme descendait lentement l'escalier. ○ ○ ○

donner une explication naturelle de cette mort, ni à l'impossibilité de faire disparaître le cadavre. Adeline était de ces êtres qui agissent d'abord et envisagent ensuite les conséquences de l'acte.

Le fait en lui-même était facile.

Il n'y avait que peu de serviteurs dans l'hôtel. L'arrivée de Lise en pleine nuit était secrète. Adeline se résolut à agir. Elle demeura jusqu'au soir prosternée, absorbée par les préparatifs de sa pensée qui s'entraînait au crime. Pas de pitié, d'ailleurs, pour cette jeunesse en fleur qu'elle allait briser. Pas de discussions inutiles avec elle-même. Pas de remords anticipés. Elle accomplissait froidement une besogne qu'elle jugeait inévitable, et c'était tout.

C'était le crime dans sa hideuse nudité, dépouillé de ces mouvements de la passion qui peuvent, parfois, jeter sur lui une gaze. Elle se préparait à tuer, avec une sorte d'effroyable sérénité.

Le soir vint. Une femme de chambre

une affreuse rêverie s'empara d'elle. Une sorte de crispation nerveuse, parfois, agitait sa face. Et pourtant, tout demeura calme en elle. Autour d'elle, c'était le profond silence de l'hôtel endormi...

Adeline, lentement, avec précaution, déboucha l'un des flacons et versa quelques gouttes de son contenu dans un autre flacon plus petit, un mignon flacon à sels, en cristal de roche, avec armature d'or.

Lorsqu'elle eut terminée cette opération, elle remit le grand flacon à sa place, soigneusement, et s'appêta à refermer l'armoire.

A ce moment, elle entendit derrière elle un craquement de parquet. Un violent tressaut l'agita, et elle demeura immobile, la gorge soulevée par les rapides battements du cœur, sans oser tourner la tête.

— Il y a là quelqu'un! songea-t-elle... Près d'une minute d'angoisse terrible s'écoula. Sapho, son flacon à la main

# FIÈRE DE SON CRIME

Grand Roman dramatique\*

PAR JULES MARY

VI (suite).

— Mais c'est impossible, vous rêvez... C'est impossible, je vous le jure... Deux personnes dans le monde entier connaissent ce redoutable secret... Peterson et moi... Rassurez-vous... Voyons, que vous a-t-il dit?... Il aura appris, ce misérable, que vous n'avez pas de famille et il aura forgé quelque honteuse histoire... Je vais le chasser tout à l'heure, lorsqu'il rentrera.

— Jugez vous-même s'il connaît la vérité. Il m'a raconté le crime et l'infamie de Bastien, le meurtrier de Jourdan et l'incendiaire de Montfreux...

Le notaire devint pâle et fut pris d'un tremblement violent.

— C'est impossible, impossible! murmura-t-il. Comment aurait-il su?

— Je l'ignore, mais il sait. Et il a eu entre les mains toutes les pièces qui me prouvent que cette histoire n'est pas une invention.

Elle s'approcha plus près de Chavarot, lui prit les mains, et le regardant avec des larmes dans les yeux :

— Car ce n'est pas une invention, n'est-ce pas?

— Non, fit sourdement le notaire, que cette révélation avait abattu autant que Clotilde elle-même.

— Tout est vrai?

— Tout.

— Mon père est bien ce Bastien, ce misérable?

— C'est lui.

— Et il a commis tous ces crimes?

— Il les a commis... Vous ne pouvez conserver aucun doute.

— Il a été condamné à mort?

— Oui, oui, ma pauvre Clotilde, ma pauvre enfant. Tout est vrai. Votre père, trop tard repent, n'a pas voulu que vous portiez son nom! Et il vous a confiée à deux hommes d'honneur, Peterson et mon père. Votre nom et votre secret sont passés à James Peterson et à moi.

« J'avais cru, — et le notaire ici baissa la voix, — j'avais cru que ces deux-là aussi, étaient deux hommes d'honneur et que le secret serait bien gardé par eux... Je me suis trompé... »

Il se prit la tête entre les mains, les doigts dans le crâne et, avec un sanglot nerveux qui prouvait qu'il souffrait vraiment, le pauvre homme :

— Je me suis trompé. L'un des deux est un misérable. Et celui-là, c'est moi, Clotilde, c'est moi.

Et Clotilde, voyant s'évanouir sa dernière espérance, murmurait :

— Ainsi, tout était vrai, tout était vrai!

Tout à coup le notaire se lève.

— Lafistole vous a fait lire les pièces qui vous concernent?

— Oui. Il m'en a remis une copie.

— Comment a-t-il pu?... Quand cela?

— Il y a trois jours.

— Mais ce dossier dont vous parlez, ce matin je le voyais encore.

Et il se précipite sur sa caisse particulière, se penche sur les serrures et fait jouer les secrets.

Et ainsi, la tête enfouie dans les épaules, Clotilde ne voit plus que le pauvre dos déformé du bossu qu'agitent des trépidations nerveuses.

Il tremble si fort qu'il est obligé de s'y reprendre à plusieurs fois avant d'ouvrir.

Enfin la lourde porte du coffre-fort s'ébranle, s'entr'ouvre; il la pousse et l'ouvre tout à fait.

Clotilde s'est levée pour suivre de près ses mouvements.

Et Chavarot, la main tendue et tournée vers elle, lui montre un dossier dans le fond d'un tiroir :

— Tenez, le voici, il est là; personne

que moi ne peut ouvrir ce coffre-fort, personne n'a pu y toucher... Vous le voyez, du moins, Clotilde, s'il y a eu quelque imprudence, elle ne vient pas de moi... mais de Peterson, sans doute... Si vous êtes malheureuse, ce

Il est évanoui...

Et, devant lui, autour de lui, sur ses genoux, s'éparpillent en désordre ces feuilles sans valeur, inutiles, dont l'immaculée blancheur semblait le narguer. Enfin, il revient à lui, mais c'est pour

— Plutôt la honte... pour moi... pour tous!

— Certes.

— Mais ce misérable acceptera-t-il?

— En voulant épouser Bérangère, il n'a dû viser que la dot que votre fille apporte avec elle...

— Qui sait? il est ambitieux... S'allier à une famille comme la nôtre, c'est donner un champ immense à son ambition.

Le notaire réfléchissait.

— Ambitieux, il l'est... et intelligent également... Depuis cinq ans qu'il est à mon service, je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui, il est aussi d'une excellente famille, mais sans le sou. Peut-être qu'avec de l'argent...

— Cet homme me fait peur.

— Je comprends votre impression. Il tient votre vie entre ses mains et il est capable de tout, après ce qu'il vient de faire...

Clotilde tremblait.

— Calmez-vous! Tâchons de raisonner!

— Ah! je ne puis pas, je ne puis pas!

— Il ne tardera pas à rentrer, sans doute. Je le verrai. Je lui parlerai. Vous me laissez libre de lui faire telles propositions que je jugerai convenables?

— Absolument libre... Dussiez-vous sacrifier toute notre fortune... Sauvez-nous de la honte. Sauvez Daniel, sauvez Bérangère!

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi...

A cet instant, on entendit un peu de bruit dans le bureau voisin, et Georges Chavarot prêta l'oreille.

— Chut, dit-il.

Ils écoutèrent.

— C'est Lafistole qui rentre! dit le notaire.

Il alla ouvrir une porte qui communiquait avec son appartement et, appelant Clotilde d'un geste :

— Allez auprès de ma femme et attendez-moi. Je vais lui parler. Je vous rendrai compte aussitôt de notre entretien.

Clotilde s'esquiva silencieusement, après un dernier regard de supplication au notaire qui était son dernier et suprême espoir.

La porte se referma.

— Chavarot resta seul.

Presque au même moment et à peine avait-il eu le temps de pousser la porte du coffre-fort, qu'on frappait.

— Entrez! dit Chavarot en raffermissant sa voix.

Lafistole entra, des pièces à la main. Il était toujours élégant, très soigné dans sa tenue.

Il rendit compte en quelques mots de ses courses, et il allait sortir quand un mot du notaire le retint :

— Asseyez-vous.

Le clerc le regarda, surpris, et Chavarot ajouta :

— Nous avons à causer, longtemps peut-être...

Lafistole s'assit et attendit, intrigué.

Le notaire restait pensif. C'était une lourde mission qu'il remplissait là... Ce n'était pas seulement le bonheur de la famille d'Hautefort qui était en jeu, c'était aussi son honneur.

S'il allait échouer!

Il commença, prenant de l'assurance au fur et à mesure qu'il parlait :

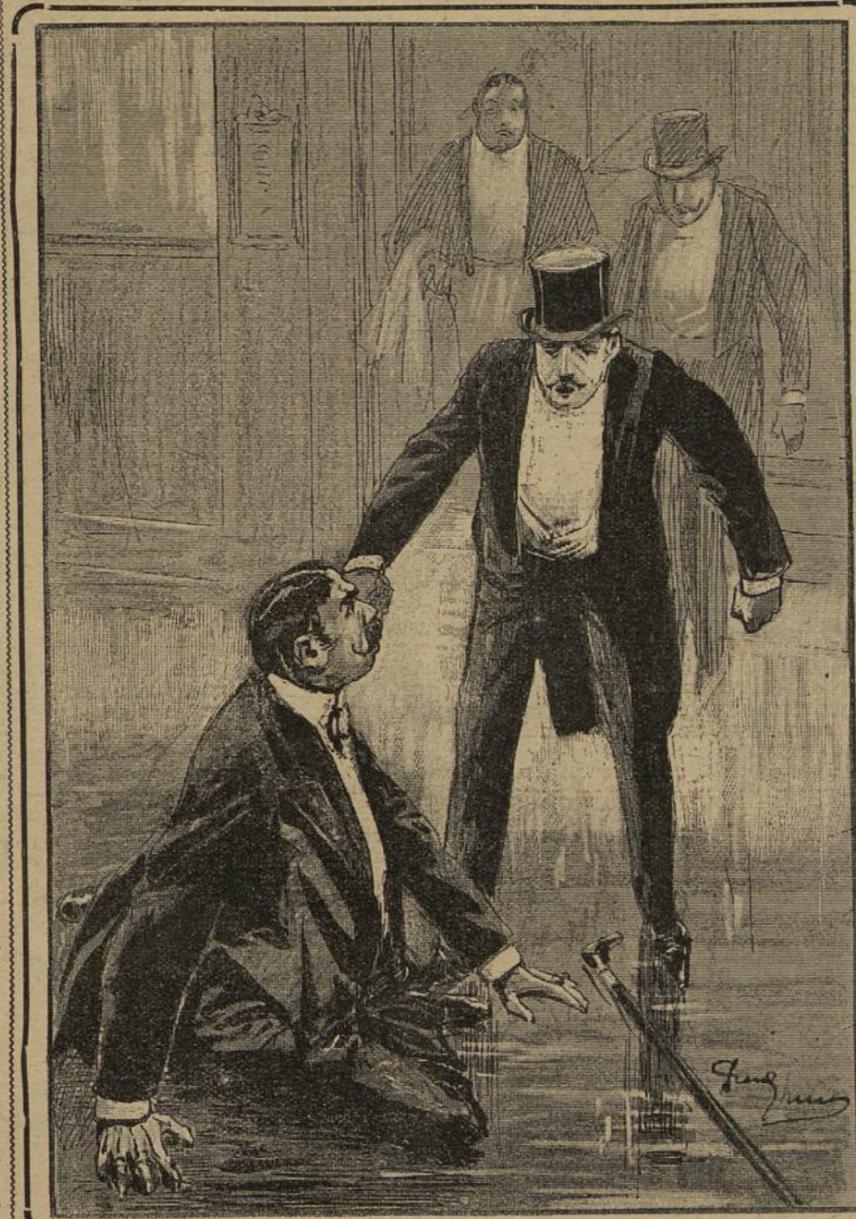
— Monsieur Lafistole, vous êtes jeune, intelligent, je vous crois fort ambitieux... Vous êtes joli garçon... et peut-être n'avez-vous pas trop de scrupules... Vous possédez donc, je le crois, toutes sortes de qualités pour réussir dans le monde.

— M. Chavarot aurait-il donc à se plaindre de mon manque de scrupules? demanda le clerc en éteignant son regard sous ses longues paupières...

Chavarot évita de répondre.

— Il ne vous manque, pour réussir, qu'une chose...

— Parbleu! une seule chose... mais qui a de la valeur...



○ ○ ○ FLEURS DE PARIS. — Le rasta roula sur le trottoir. ○ ○ ○  
○ ○ ○ « Vous aurez de mes nouvelles! » bégaya-t-il. ○ ○ ○

ne sera pas ma faute... à moi qui vous ai toute ma vie aimée comme si j'étais votre père.

— Je ne vous accuse pas.

— Non, non, ce n'est pas ma faute... il faut que vous le sachiez, ma vie serait empoisonnée comme la vôtre, si c'était vrai, voyez-vous, Clotilde... Je veux que vous disiez que ce dossier n'a pas bougé d'ici... Voyez.

Il prend les papiers enveloppés d'une forte enveloppe jaune gris, scellés du cachet du notaire.

L'enveloppe n'a pas été touchée.

Le cachet rouge, aux initiales G. C., est intact.

— Pourtant, dit Clotilde, j'ai lu, j'ai lu ces pièces...

Chavarot brise le cachet, déchire l'enveloppe, retire les papiers et pousse un cri d'épouvante et d'angoisse.

Il n'y a là qu'une liasse de papiers blancs.

Georges tombe sur son fauteuil... les traits envahis par une pâleur mortelle.

dire, dans la détresse de son immense désespoir :

— Oubliez, Clotilde, ce que je vous ai dit. S'il y a quelque imprudence, c'est bien de moi qu'elle vient; si vous êtes malheureuse, ce sera bien par ma faute, par ma grande et unique faute... à moi qui vous ai tant aimée.

Et, tombant à genoux devant elle, en pleurant :

— Clotilde, pardon, pardon, pardon!

Sa douleur était si grande, il était si lamentable à voir, que Mme d'Hautefort eut pitié de lui.

— Ce ne peut être votre faute, mon ami, je vous pardonne. Relevez-vous, et songeons un peu à trouver le moyen d'empêcher tous ces malheurs.

— Hélas! il n'en est qu'un...

— Lequel?

— Empêcher Lafistole de parler.

— Comment?

— En lui offrant une fortune... Car il ne peut être question de Bérangère; vous ne pouvez penser à la sacrifier.

\* Voir l'Œil de la Police n° 67 à 71.

— De l'argent.  
— Oui...  
— Je viens vous en offrir.  
— A moi ?  
— A vous.  
— Je gagnai trois mille cinq cents francs par an chez vous, dit le clerc avec un sourire poli; puis-je croire, d'après ce que vous me dites, que vous portez mes appointements à quatre mille ?  
— Mieux que cela.  
— Cinq mille alors ? dit le jeune homme avec le même sourire.  
— Il ne s'agit pas de vos appointements.  
— Alors, mon cher patron, je ne comprends plus.  
— De quelle somme auriez-vous besoin pour vous lancer dans les affaires, pour faire votre trouée, comme tant d'autres ?  
— Cela dépend... pour un petit commerce au coin d'une rue, bien achalandé, dans les prix doux, quelques billets de mille francs suffiraient... Est-ce que vous auriez l'intention, mon cher patron, de m'acheter une épicerie, un comptoir de marchand de vin, une boutique de chaussures ?  
Chavarot retenait avec peine sa colère et son indignation.  
— Je puis disposer de... cent mille francs... en votre faveur !...  
— Diable, la somme, en effet, vaut la peine qu'on y réfléchisse. Avec cent mille balles on peut faire beaucoup et peu de choses... Il y a des gens qui sont milliardaires et qui n'avaient pas autant de galette pour commencer...  
Et son regard dur droit dans les yeux de Chavarot :  
— Et puis-je considérer votre offre comme désintéressée ?  
— Non.  
— Ah ! il y a une condition, je m'en doutais. Par exemple, je serais curieux d'apprendre laquelle...  
Chavarot s'était levé.  
— Monsieur Lafistole, vous êtes un voleur et un misérable.  
Le mot passa entre ses lèvres serrées en sifflant comme un coup de cravache. Lafistole avait un peu pâli.  
Il eut une légère contraction des lèvres, mais il avait un surprenant empire sur lui-même...  
Son sourire poli reparut aussitôt.  
— Mes livres sont en règle, monsieur... vous pouvez les examiner et les contrôler.  
— J'ai dit que vous étiez un misérable, parce que vous avez essayé d'abuser de la faiblesse d'une femme...  
— Une femme ?  
— Mme d'Hautefort...  
— Ah ! je commence à comprendre, murmura le greffier...  
— Enfin, j'ai dit que vous étiez un voleur...  
Et allant ouvrir le coffre-fort, montrant le tiroir vide :  
— Parce que vous avez volé ici des pièces qui intéressent l'honneur d'une famille...  
Lafistole se tut pendant quelques secondes, puis :  
— Mon cher patron, dit-il... l'honneur de cette famille m'intéresse autant et plus que vous... et les pièces qui touchent à cet honneur et peuvent le compromettre seront, vous ne me démentirez pas, plus en sûreté chez moi que chez vous... Puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez savoir que j'ai les plus grandes chances de devenir l'heureux époux de Mlle Bérangère...  
— Taisez-vous, malheureux !  
— Pourquoi me tairais-je ? Je sais que mon intérêt est de garder ce secret... et, sans vouloir vous faire de la peine, mon cher patron, je m'arrangerai pour le garder mieux que vous ne l'avez fait !  
Chavarot se précipita sur son clerc, la main haute.  
Lafistole n'avait fait aucun mouvement pour se défendre.  
Le notaire sentait chez le jeune homme une redoutable énergie.  
Ce n'était pas la violence qui en viendrait à bout.  
— Je suis autorisé à vous offrir cette somme de cent mille francs... C'est une petite fortune.  
— Peuh !  
— C'est aussi le moyen d'en acquérir une plus grande... Vous ne m'avez pas dit si vous acceptez ou si vous refusez.  
— Je refuse.  
— Pourquoi ?  
— Parce que je ne veux pas faire de

la restitution de ce dossier une question d'argent... Sans cela, remarquez-le bien, mon cher patron, la fortune tout entière des d'Hautefort suffirait à peine à le racheter. Alors, ce n'est pas cent mille francs qu'il me faudrait... ni deux cent... ni cinq cent...  
— Cette discussion est très pénible pour moi. Fixez vos conditions.  
— Je croyais que vous les connaissiez... fit le jeune homme avec douceur et feignant une vive surprise.  
— Bérangère, n'est-ce pas ?  
Et le notaire serrait les poings dans une colère effrayante.  
— Mlle Bérangère, vous l'avez dit.  
— Mais vous savez bien que c'est impossible.  
— Permettez-moi de croire le contraire.  
— Jamais Mme d'Hautefort ne consentira.  
— Tant pis, elle se sera perdue de gaieté de cœur.  
— Mais Bérangère ne vous aime pas... Elle ne vous connaît pas... Elle ne vous a jamais vu...  
— Cela importe peu en cette affaire, mon cher patron, fit le greffier d'un air détaché, puisque je l'aime...  
— Le scandale sera énorme si vous mettez vos menaces à exécution.  
— J'y compte... mais je n'irai pas jusque-là, je l'espère.  
— C'est peu connaître Mme d'Hautefort et son amour pour sa fille, que de croire qu'elle vous sacrifiera celle-ci.  
Lafistole releva la tête avec insolence.  
— Cela sera... ou sinon...  
— Oui, je vous comprends, dit le notaire pensif... vous êtes résolu à aller jusqu'au bout, coûte que coûte... Vous avez bien dissimulé depuis cinq ans, monsieur... car j'avais confiance en vous...  
— Je suis fier d'avoir mérité si longtemps cette confiance, mon cher patron, dit le clerc, goguenard.  
— Inutile de vous dire que je vous chasse...  
— Je venais justement vous offrir ma démission... avec tous mes regrets de ne pouvoir plus rester chez vous, mais je vais être très occupé par les préparatifs de mon mariage et je serais dans l'impossibilité de vous montrer la même exactitude qu'autrefois.  
Il salua avec une politesse achevée.  
Et, sur le seuil :  
— Je suis prêt, néanmoins, à mettre au courant de son travail celui qui me succédera.  
— Merci... allez... Votre présence ici est une honte pour la maison.  
Le notaire, la tête baissée dans un trouble inexprimable, debout dans son cabinet, réfléchissait.  
— Cet homme nous tient et ne nous lâchera pas.  
Lentement, il alla retrouver Mme d'Hautefort.  
Elle vit bien au premier coup d'œil qu'il n'avait pas réussi.  
Devant sa femme, le notaire se tut, mais lorsqu'ils furent seuls :  
— Eh bien ? dit-elle...  
Il secoua la tête.  
— Il a refusé ce que vous lui avez offert ?  
— Oui.  
— Peut-être que la somme n'était pas assez forte ?  
— Il a dit que votre fortune tout entière ne suffirait pas à lui faire rendre ce dossier...  
— Je suis perdue !  
— Hélas ! je ne vois plus maintenant ce qui vous sauverait.  
— Il vous a parlé de Bérangère ?  
— Oui, c'est elle qu'il veut. Elle seule !  
— Le misérable !  
Et avec un cri, les mains au ciel, les yeux enflammés par son désespoir arrivait au paroxysme :  
— Ah ! je la défendrai, je la défendrai... Et malheur à lui !... Il faut qu'il me craigne... Il faut qu'il se dise que je ne suis pas une femme comme les autres, moi... Il devrait le savoir. Il devrait se le dire... Je suis la fille de ce Bastien qu'on a condamné à mort. C'est lui qui me l'a appris... Il faut que j'y réfléchisse...  
Et, sourdement, affolée :  
— J'ai du sang de cet assassin dans les veines... Et peut-être ne faudrait-il pas le réveiller... Je n'avais jamais pensé à cela... pourtant... je n'ai jamais eu ni colères, ni mauvaises pensées... mais maintenant je m'effraye moi-même, je n'ose pas descendre au fond de moi...

j'ai peur. Ah ! cet homme, ce maudit... l'infâme ! l'infâme !  
— Ma pauvre Clotilde ! Et c'est ma faute ! C'est ma faute !  
— Oui, votre faute. Mais vous souffrez autant que moi. Je vous ai pardonné. Je ne reprends pas mon pardon...  
— Que faire ? Que faire ?

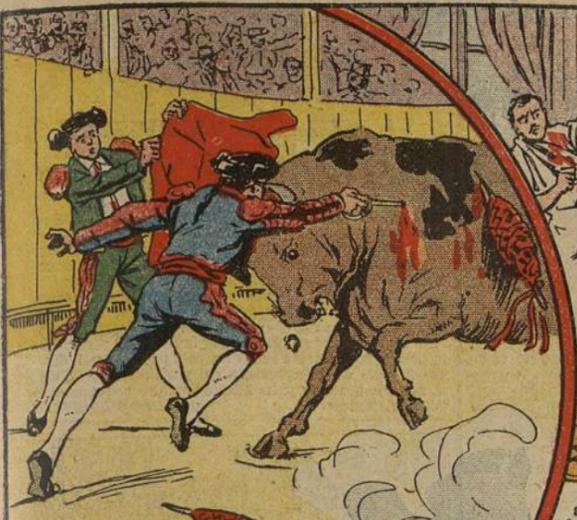
## VII

Se représente-t-on quelle fut sa vie lorsqu'elle revint à Orléans et qu'elle se retrouva au milieu de cette famille, attentive autour d'elle, guettant ses sourires, inquiète de ses abattements, la pressant de questions lorsqu'elle restait silencieuse !...  
Elle n'était entourée que d'affections, mais ces affections lui pesaient comme si elles avaient été des haines.  
Elle souhaitait alors de vivre en une solitude, loin de tous, où elle se nourrirait de son chagrin, ressassant les mêmes idées, les mêmes désespérances.  
Il lui fallait, au contraire, vivre dans une hypocrisie perpétuelle et avec la certitude que chacune des minutes qui s'écoulaient la rapprochait d'une catastrophe.  
Et elle en souffrait d'autant plus, dans son cœur affectueux d'épouse et de mère, qu'elle voyait ceux qu'elle aimait trouver bien long ce temps qui séparait les deux jeunes gens de leur bonheur...  
— Les malheureux ! s'ils savaient ! murmurait-elle.  
Ce qui était le plus pénible pour elle, c'était la perpétuelle contrainte à laquelle l'obligeait la présence de Daniel et de Jean-Joseph dans la maison.  
Ces deux magistrats, le père et le fils, n'étaient-ils pas habitués de par leurs fonctions mêmes, aussi bien que par une tendance naturelle de leur esprit, léguée sans doute par les aïeux, à tout observer, à tout remarquer ?  
Ils avaient passé leur vie, déjà longue pour tous deux, à se retrouver au milieu des criminels mensonges inventés pour les tromper.  
Les plus habiles coquins, endurcis à feindre et à ne rien laisser deviner sur leur physiognomie, avaient bien des fois devant eux joué la comédie de braves gens injustement accusés.  
Il avait fallu qu'en leur intelligence subtile, en leur observation jamais en défaut, ils fissent le partage du crime et de l'innocence.  
C'était à cette observation sans cesse en éveil qu'ils devaient, père et fils, ce visage sérieux et triste, triste jusqu'à la dureté chez Jean-Joseph, mais qu'avait tempéré, chez Daniel, la douceur de la vie de famille.  
Et elle, Clotilde, toute seule, toute faible, nerveuse et impressionnable, elle aurait la prétention de cacher à ces deux hommes ce qu'elle souffrait...  
C'était depuis longtemps peine inutile...  
Car tous deux avaient deviné qu'elle dérobait un secret.  
Jean-Joseph le lui avait demandé déjà...  
Et les yeux de Daniel, interrogateurs, la sollicitaient sans cesse à la confidence.  
Mais elle se révoltait contre cette idée de tout dire !  
Elle, la fille de Bastien ! Femme d'un magistrat !...  
Non, non ; elle combattrait, seule, jusqu'au bout.  
Ce n'était pas le courage qui lui manquait, c'était l'habitude de la dissimulation... Cela s'acquiert.  
— Je dois mon bonheur à Daniel... disait-elle parfois. Il est juste que je sacrifie ma vie, s'il le faut, à la conservation de son bonheur.  
Quand elle avait pensé cela, elle en était plus forte.  
Et elle craignait moins Lafistole.

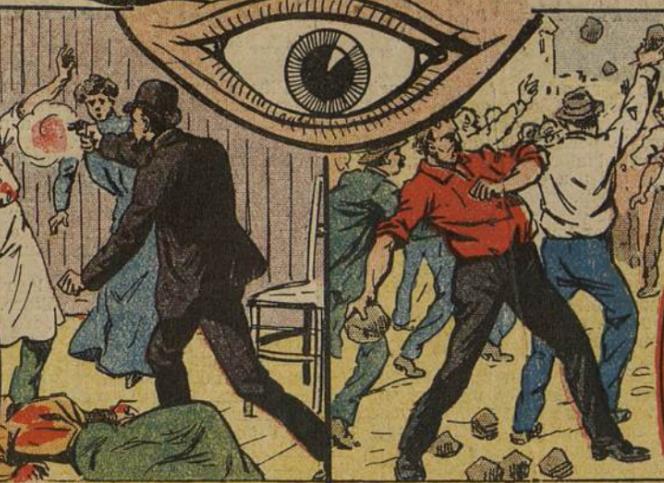
## VIII

Lafistole était bien ce qu'avait dit le notaire, fils d'une excellente famille, mais sans aucune fortune.  
Après de fortes études, après avoir fait son volontariat d'un an, il s'était jeté au hasard de la vie des cercles et des tripots, vivant au jour le jour, sans aucun souci du lendemain, dépensant en quelques heures une fortune, lorsque le jeu lui avait été favorable, ou ne mangeant que juste assez pour ne pas mou-

rir de faim, quand il sortait du cercle le ventre creux, mais décafé. Les cercles parisiens, ont, du reste, des tendresses pour ces endurcis du baccara et leurs tables, abondamment servies le matin et le soir, reçoivent plus d'un joueur qui a perdu la veille sa dernière pièce de cent sous.  
Après des années de cette vie pendant lesquelles il avait vainement cherché l'occasion de faire fortune, Lafistole n'était pas plus avancé qu'au premier jour.  
Sans pitié, sans croyances et sans scrupules, il voulait arriver malgré tout et il avait passé des années en cherchant autour de lui, comme le lion de l'Évangile, celui qu'il dévorait.  
Sec, froid, implacable, méprisant les hommes, prêt à tout, Lafistole était un être redoutable.  
Il avait su détacher de sa vie tous les liens d'affection qui la rendent aimable.  
Il n'avait plus que des parents éloignés qu'il ne voyait jamais ; il n'avait point d'amis.  
Il était donc libre de toute attache.  
Comment ce viveur qui, malgré les hauts et les bas, traversait quand même une existence de fêtes, de luxe et de dépenses, ayant un fort joli appartement rue de Tournon, ayant même un cheval et voiture, en une période de veine plus soutenue, grand coureur de premières représentations, fréquentant même dans un certain monde de la finance — la Bourse et le cercle se lient par tant de côtés ! — comment ce viveur vint-il échouer dans l'étude de M<sup>e</sup> Chavarot ?  
Ce ne fut ni un coup de tête ni la nécessité qui l'y amena, ce fut la réflexion.  
Il se dit que la vie sur la branche qui était la sienne ne lui offrirait point de route conduisant à un établissement sérieux.  
Il voulut se donner les dehors de l'existence rangée, toute au travail, acquérir l'estime de quelques-uns, s'en faire un tremplin, guetter une occasion...  
Il accepta quelques postes inférieurs dans des études d'avoués, puis celui de clerc-caissier chez M<sup>e</sup> Chavarot, dont le maniement de fonds était considérable.  
Maître d'une caisse où parfois et pendant quelques heures se trouvaient de petites fortunes, Lafistole aurait pu, un soir, prendre le train pour Bruxelles.  
Certes, il ne faudrait point le connaître pour croire qu'il n'y pensa pas. Il y pensa, et dès le premier jour.  
C'était si facile !  
Mais il voulait mieux, et il attendit.  
A plusieurs reprises, chaque jour, Lafistole entra, souvent même sans frapper, lorsqu'il savait que son patron était seul.  
Dans le cabinet du notaire était une caisse particulière, renfermant des dossiers intimes, des papiers personnels, certaines pièces de grande importance que Chavarot ne voulait confier à personne.  
Au soin dont Georges refermait cette caisse, qui ne contenait point d'argent, Lafistole avait jugé de la valeur morale des papiers.  
Quand il entra, et que la caisse était ouverte, il ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.  
— Qu'est-ce que ces papiers ? murmurait-il.  
Ce fut ainsi qu'il remarqua le tiroir, un jour ouvert, qui cachait le dossier Bastien avec d'autres dossiers.  
— Ceux-là, dit-il, doivent être encore plus importants que les autres, puisqu'il leur faut un tiroir particulier.  
Et, peu à peu, l'idée vint en lui de s'en emparer, de les lire et de profiter, si cela se pouvait, des secrets qu'ils renfermaient.  
Cette idée grandit, si bien qu'il en vint à se demander bientôt de quelle manière il pourrait accomplir son dessein.  
Là était la difficulté, une difficulté insurmontable.  
Non seulement Chavarot ne se séparait jamais des clés de la caisse, mais la combinaison de la serrure était connue de lui seul.  
Un soir, Chavarot avait oublié les clés sur son bureau et il était sorti dans Paris, pendant toute la soirée.  
Lafistole avait fermé les portes, afin de n'être pas dérangé, et il avait essayé d'ouvrir la caisse.  
(Lire la suite au prochain numéro.)



**CORRIDA MOUVEMENTÉE.** — Au cours d'une course de taureaux, avec mise à mort, donnée aux Arènes, un taureau blessa à coups de corne deux matadores. Le plus jeune de ceux-ci se couchant littéralement dans le bercail des cornes, lui portait une estocade jusqu'à la garde, lorsque le taureau lui déchira entièrement la joue gauche d'un coup de corne. Son camarade intervint et acheva le taureau par un « descabello » foudroyant. Le blessé fut emporté évanoui et perdant le sang en abondance au milieu de l'agitation de la foule. **BORDEAUX.**



**UNE HÉCATOMBE.** — Un charbonnier qui avait été incarcéré pour avoir maltraité sa femme, avait été relâché. Il se rendit à Bettwill, où sa femme séjournait chez des parents, et l'abattit d'un coup de revolver. Braquant ensuite son arme sur un boucher, il le tua d'une balle dans la poitrine. Ensuite, il blessa mortellement une sœur de sa femme, qui intervenait dans la bagarre, et il se fit sauter la cervelle. **SUISSE.**

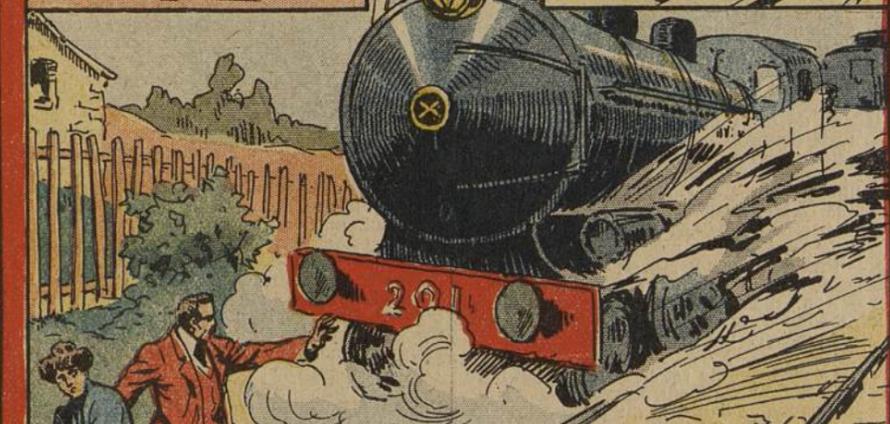
**COLLISION ENTRE OUVRIERS.** — A Berlin, les ouvriers d'échafaudages, qui s'étaient mis en grève, ont multiplié leurs attaques contre les travailleurs volontaires. Au nombre de 200, ils ont criblé de pierres une vingtaine d'ouvriers qui travaillaient et les ont grièvement blessés. Une bagarre éclata ensuite entre les agresseurs et la police qui accourait au secours des victimes. **ALLEMAGNE.**



**UN AUTOBUS DANS UN RAVIN.** — L'omnibus automobile qui fait le service public de Badajoz à Jerez-de-los-Caballeros a été précipité dans un ravin et complètement brisé. Le chauffeur a les jambes brisées. Son état est désespéré. L'accident est dû à la malveillance : deux énormes pierres avaient été placées à un coude prononcé de la route. **ESPAGNE.**



**UN ENFANT BRÛLÉ VIF.** — Deux époux étaient à table le retour chez eux de leur fils, âgé de deux ans, qui venait de passer quelque temps à l'hôpital. Soudain le petit garçon fit par mégarde tomber la lampe. Celle-ci explosa presque aussitôt, et le malheureux enfant fut en un clin d'œil environné par les flammes. Les parents se précipitèrent à son secours, mais le pauvre petit était déjà dans un état épouvantable. Son visage n'avait plus rien d'humain et ne formait plus qu'une plaie horrible. **SUISSE.**



**ASSASINS ET JUSTICIERS.** — De nombreuses scènes éclataient dans un jeune ménage : la femme avait un amant et le mari se montrait à juste titre fort jaloux. Au cours d'une dernière scène, la femme, en présence de sa fillette, tua son mari d'un coup de couteau ; puis, aidée de son amant, elle jeta le cadavre dans un puits à marte. Mais les remords s'empara des criminels ; ils allèrent se jeter sur les rails du chemin de fer et se firent écraser par le rapide de Calais. **AMIENS.**



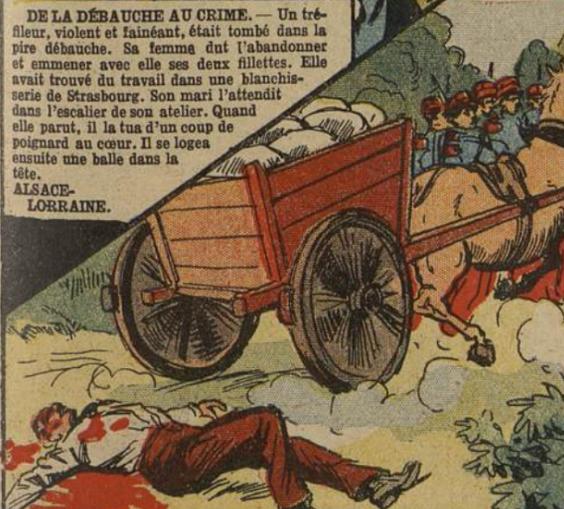
**LA JALOUSIE.** — Persuadée que son mari la trompait, une jeune femme feignit de partir en voyage pour aller voir une de ses tantes. Elle revint quelques heures plus tard à son domicile et y trouva son mari avec une maîtresse. Elle sortit aussitôt un couteau de sa poche et en frappa plusieurs fois sa rivale. Son mari ayant voulu intervenir, elle lui plongea à son tour son arme, en pleine poitrine. **PARIS.**



**DE LA DÉBAUCHE AU CRIME.** — Un tréflleur, violent et fainéant, était tombé dans la pire débauche. Sa femme dut l'abandonner et emmener avec elle ses deux fillettes. Elle avait trouvé du travail dans une blanchisserie de Strasbourg. Son mari l'attendait dans l'escalier de son atelier. Quand elle parut, il la tua d'un coup de poignard au cœur. Il se logea ensuite une balle dans la tête. **ALSACE-LORRAINE.**



**UNE VICTIME DE LA COMÈTE.** — On ne compte plus les faibles d'esprit dont la terreur provoquée par l'approche de la comète, a complètement dérangé le cerveau. Près de Trèves, une femme, persuadée que l'astre tuerait son enfant âgé de six mois, est devenue folle et a jeté le pauvre petit dans un puits. **ALLEMAGNE.**



**SEPT SOLDATS BLESSÉS.** — Une compagnie du 3<sup>e</sup> d'infanterie revenait du Mont-Alban. Derrière les soldats, se trouvait un camion attelé d'un cheval. Tout à coup l'animal s'emporta, enluttant son conducteur qui se trouva écrasé sous 150 kilos de marchandises ; puis, continuant sa route, le cheval entra à toute allure dans les rangs des soldats dont sept furent gravement blessés. **NICE.**



**TERRIBLE EXPLOSION.** — Dans les charbonnages de Palos, à 48 kilomètres de Birmingham (Alabama), une formidable explosion de grisou s'est produite. A ce moment 150 mineurs se trouvaient dans la mine. Aucun d'eux ne put remonter. Les uns furent tués sur le coup ; les autres périrent dans l'incendie qui suivit l'explosion. **ÉTATS-UNIS.**



**UNE VACHE FURIEUSE.** — Un cultivateur qui avait acheté une vache à la foire, ramenait l'animal sur la place de la Liberté ; la bête devint subitement furieuse ; elle rompit la corde qui la tenait et se précipita dans le jardin public, renversant tout sur son passage. Plusieurs promeneurs furent sérieusement blessés. **SAINT-ÉTIENNE.**



## LA SEMAINE CRIMINELLE DANS PARIS

**LE COUPEUR DE FOURRURES.** — Le commissaire de police des Quinze-Vingts a mis en état d'arrestation un individu de nationalité russe qui s'était fait une spécialité de couper, dans le métro, les queues de fourrures des voyageurs. Choisisant de préférence le parcours emprisé entre les stations du Châtelet et de la place de la Bastille, il profitait des heures d'affluence et s'approvisionnait ainsi de spécimens des plus jolies fourrures. Il a été pincé au moment où, à l'aide d'une paire de ciseaux, il venait de couper et d'emporter un superbe morceau de la martre portée par une voyageuse. (XII<sup>e</sup> Arr.)



**POIGNARDÉE ET VITRIOLÉE.** — Abandonnée par son amant qui l'avait quittée pour une autre, une jeune femme résolut de se venger. Elle guetta sa rivale et la rencontra devant la gare Montparnasse. Elle avait pu suffisamment pour se donner du courage. Aussi se précipita-t-elle sur celle qu'elle haïssait. D'un terrible coup de poignard en pleine poitrine, elle la jeta sur le sol; puis elle répandit sur son visage un flacon d'acide sulfurique. L'état de la blessée est des plus graves. (XIV<sup>e</sup> Arr.)



**CHEVALERESQUE INTERVENTION.** — Persuadé que sa maîtresse l'avait dénoncé à la police, un cambrioleur avait résolu de punir la coupable. Il la rejoignit sur le boulevard de Grenelle. Il empoigna un siphon à la terrasse d'un café et l'asséna avec vigueur sur la tête de la délinquante. Mais le garçon du café tira aussitôt son revolver et fit feu sur l'apâché qui tomba, atteint de deux balles dans le dos. (XV<sup>e</sup> Arr.)

**LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE.** — Marié depuis huit mois à une femme de 15 ans plus âgée que lui, un tourneur était obligé de subir chaque jour les scènes que lui faisait sa femme. L'autre soir, après une violente discussion que la mégère accompagna de deux coups de revolver, le tourneur s'arma d'une pelle et en frappa sa femme à coups redoublés. Celle-ci, la figure en sang, a refusé de porter plainte. (XVIII<sup>e</sup> Arr.)



**L'ANGLAISE ET LE MALFAITEUR.** — Rue des Dames, vers neuf heures du soir, passait une jeune anglaise qui tenait à la main un réticule. Un malfaiteur la vit, s'approcha d'elle et lui arracha son sac. Mais la jeune anglaise, rompue à tous les sports, le gagna de vitesse et le rattrapa avenue de Clichy. D'un terrible coup de poing dans la poitrine, elle immobilisa le voleur qu'elle maintint jusqu'à l'arrivée d'un agent. (XVII<sup>e</sup> Arr.)



**VENGEANCE D'APACHES.** — En sortant de Fresnes, un triste individu aperçut que la femme qui le faisait vivre s'était mise en ménage avec « Costaud des deux moulins ». Furieux, il rechercha celui-ci et le trouva attablé avec des amis dans un bar de l'avenue d'Ivry. Traitement, il passa derrière lui et lui planta un stylet entre les deux épaules. Le meurtrier est en fuite. (XIII<sup>e</sup> Arr.)

## A LA RECHERCHE D'UN DISPARU

— Je sais, monsieur Pinson, s'écria le vieillard, en prenant le siège que l'autre lui présentait, que vous vous occupez, quand vos loisirs vous le permettent, de faire des recherches dans l'intérêt des familles, et c'est là la raison qui m'a conduit ici.

— Je vous dirai, monsieur, répondit l'inspecteur de la Sûreté, qu'en effet je m'occupe de ces recherches toutes spéciales, mais que mes occupations à la préfecture ne me laissent pas grand temps. Si, toutefois, je puis vous être utile croyez bien que je me mets entièrement à votre disposition.

— Je vous en remercie et vais tout vous expliquer en détail.

— Je vous écoute, monsieur... — Fréron, c'est la mon nom. Je suis depuis longtemps retiré des affaires, et, me trouvant veuf, sans enfants, ne désirant nullement me remarier, j'avais adopté un neveu, Julien Roch.

Je fis de grands sacrifices pour son éducation, et je dois dire que mon neveu était un brave garçon. Il passa bien ses premiers examens, mais, lui qui avait voulu embrasser la carrière militaire, il échoua deux fois aux examens de Saint-Cyr. Il en conçut un vif chagrin, et m'annonça qu'il allait contracter un engagement.

J'essayai de mon mieux de l'en dissuader. Rien n'y fit. Il s'engagea dans un corps d'Algérie, et, après quelques mois de service, partit en campagne avec son régiment. Il fit bravement son devoir, et, gagnant ses grades à la force du poignet, devint adjudant.

Revenu en France, il fut pris de la nostalgie du régiment, mais me confia qu'au lieu de contracter un engagement nouveau, il préférait reprendre ses études, afin de se présenter aux examens de l'école de Saint-Maixent.

J'ajoutai que, dès son retour en France, je lui rendis ses comptes de tutelle, en lui remettant le montant de l'héritage que lui avaient laissé ses parents : une soixantaine de mille francs environ.

Pendant un temps, tout alla bien : Julien venait dîner avec moi deux fois par semaine et me contait ses espérances, les progrès qu'il faisait, sous la direction d'un professeur, chez lequel il travaillait tous les jours. Puis ses visites se firent plus rares.

Bientôt après, ce ne furent plus que des lettres, qui, brusquement, cessèrent.

Ma place n'était pas dans son appartement de garçon, où j'eusse pu faire des rencontres, pour le moins gênantes, et je me bornai à lui écrire. Mes lettres, restées sans réponse, me sont revenues par la poste, et c'est à ce sujet que je suis venu ici vous consulter.

Je compris qu'il était de mon devoir maintenant de me rendre à l'adresse que Julien m'avait donnée.

C'était une de ces maisons de Paris, où il est mis à un jeune homme de trouver une petite gargonnière. On m'apprit qu'il avait donné congé, avait vendu ses meubles, puis était parti sans laisser d'adresse.

Voilà où j'en suis, monsieur Pinson.

— Procédons par ordre, fit le policier. Connaissez-vous une liaison à votre neveu ?

— Non, mais il est probable qu'il a dû faire comme bon nombre de jeunes gens.

— Avez-vous une photographie récente de lui ?

— La plus récente est celle qu'il a fait faire à sa sortie du régiment. La voici.

— Savez-vous l'adresse du professeur chez lequel il travaillait ?

— Non, il ne me l'a jamais donnée. Je sais que c'est quelque part au Quartier Latin.

— Il est grand, le Quartier, vous savez.

— Oui, mais je sais toutefois, si ce renseignement peut vous servir, que c'était un externat.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

— Ceci réduit le champ de nos recherches.

— Pensez-vous pouvoir le retrouver ?

— Écoutez, je ne peux rien vous promettre, mais je ferai tout mon possible pour le retrouver. Cela, je m'y engage.

Pinson s'y rendit aussitôt, mais le concierge lui dit que Mme Clara Dalt n'habitait plus la maison depuis plus d'un mois. Un ami l'en avait fait partir.

Pinson montra la photographie de Julien.

— Oui, c'est bien son ami, un grand brun.

— Savez-vous où ils sont allés ?

— Ma foi, non. Mais j'ai toujours inscrit le numéro du fiacre qui les a emmenés.

Puis il donna à l'inspecteur un numéro par écrit.

Celui-ci trouva aisément la remise à laquelle appartenait cette voiture. Le cocher qui la conduisait d'ordinaire, n'était pas venu travailler depuis quelques jours.

Trois jours durant, Pinson se trouva chaque matin à la remise, et finit par rencontrer le cocher. Celui-ci, méfiant, tout d'abord, prétendit avoir oublié, mais quand il sut qu'il était son interlocuteur, il reconnut facilement la photographie qu'on lui présentait.

— Ah ! pour sûr que je me souviens de lui, même qu'il était rudement « mûr », ce jour-là. Sa « dame » et lui ils se sont battus dans ma voiture, et ils m'ont cassé une vitre. Ah ! ça, il a été généreux ! il m'a donné dix francs.

— Et l'adresse où tu les a conduits ?

— Rue Lauriston, patron. Je ne sais plus exactement le numéro, mais je vais vous y mener, je me rappellerai bien de la maison.

— Alors, vivement, il y a dix francs pour toi, si tu ne m'as pas trompé.

— Ah ! mince ! répondit le cocher, en relevant son cheval. Allez, hue, cocotte !

On arriva enfin à la maison.

Ici, le concierge reconnut dans la photographie, les traits de « M. Lejeune », le locataire du troisième.

— Ah ! s'écria-t-il, c'en est un ménage !... ils ne cessent pas de se disputer, de se battre même. Enfin, le propriétaire leur a signifié congé, par huissier.

Pinson se fit indiquer l'appartement, sonna et, peu après, une accorte soubrette, l'air effronté, vint lui ouvrir.

— M. Lejeune ? demanda-t-il.

— Monsieur n'est pas là. Mais Madame pourra vous recevoir, si vous voulez.

— Soit, ajouta l'inspecteur, en pénétrant dans un salon où la soubrette l'introduisit.

Regardant autour de lui, il fit un bref examen de la pièce, et y remarqua une photographie, dont le cadre et la verre étaient brisés. La ressemblance de la personne était frappante avec celle de la soubrette.

— Tiens ! tiens ! pensa-t-il. Voilà qui est bien curieux.

Mais où donc avait-il déjà vu cette tête ?

Comme il se creusait la mémoire, une porte du salon s'ouvrit, et une jeune femme apparut, vêtue d'une élégante robe d'intérieur.

— Vous désirez voir mon mari, monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Il est absent, mais ne saurait tarder, et si vous voulez bien l'attendre ici...

Plus il la regardait, et plus Pinson lui trouvait une étrange ressemblance avec le portrait brisé et la soubrette qui lui avait ouvert la porte. Oui, c'était bien cela : la même femme. Mais où donc, encore une fois, l'avait-il déjà vue ?

M. Lejeune, tardant beaucoup à rentrer, Pinson prit congé, en disant qu'il préférait revenir un peu plus tard.

L'inspecteur avait réfléchi que Julien Roch — puisque Lejeune et lui ne faisaient qu'un — pourrait refuser de le suivre : il était chez lui, après tout. Il décida donc d'aller trouver M. Fréron et de revenir, en sa compagnie.

En route, le nom lui revint : c'était Bianca Bolli, une fille des plus dangereuses et qui avait été mêlée à plus d'une affaire scandaleuse. Il fallait lui enlever sa victime.

Fréron, mis au courant du résultat des recherches de Pinson, accompagna l'inspecteur aussitôt. Ce fut Julien Roch, en personne, qui répondit à leur coup de sonnette.

Pinson avait remarqué qu'il se dégageait de sa personne, une forte odeur de laudanum et devina aussitôt la vérité.

— Où est Mme Lejeune ? s'écria-t-il.

L'autre balbutia quelques mots incohérents et allait tomber, quand le policier pria Fréron d'appeler un médecin.

Des soins énergiques rendirent à Julien Roch conscience de lui-même.

Clara Dalt, sachant qu'il possédait une forte somme dont il venait d'hériter, l'avait enjôlé, lui faisant abandonner ses études ; puis ils avaient vécu ensemble sous le nom de M. et Mme Lejeune, pour dépister toutes les recherches de l'oncle Fréron. Ils avaient alors si bien mené la grande vie, qu'il ne leur restait plus rien, que des dettes. De là était née la discorde, et, le matin même, la jeune femme, ayant reconnu l'inspecteur de la Sûreté et sachant bien qu'il reviendrait, avait administré le poison à son amant, puis elle s'était enfuie.

M. Julien, ni son oncle ne voulurent poursuivre la misérable, qui, lorsque Pinson la rencontra quelques mois après, à une des grandes réunions d'Auteuil, dit simplement au policier :

— Bah ! le pauvre garçon, il n'avait plus le sou !...

(Reproduction interdite.)



## LA SEMAINE CRIMINELLE AUTOUR DE PARIS

**APRÈS LE BAL.** — Deux jeunes filles s'étaient rendues à une fête de société.

Pendant le bal, elles refusèrent les invitations incorrectes de plusieurs jeunes gens, qui se vengèrent aussitôt en démolissant l'arrangement des coiffures des deux danseuses.

A minuit et demi, elles voulurent regagner leurs demeures, mais elles furent aussitôt suivies par les malfaiteurs, qui attendirent d'être dans une rue déserte pour assaillir lâchement les malheureuses. Tandis que l'une d'elles parvenait à se sauver, sa camarade était étendue à terre et serait devenue la proie de ses agresseurs, qui voulaient abuser d'elle, si, aux cris poussés par les infortunées, des personnes n'étaient intervenues. AUVERS-SUR-OISE.



**ATTAQUESUR LA ROUTE.** — A la recherche d'une place, une fille revenait de Charmentray à Neumoutiers, lorsque sur la route, elle fit la rencontre de deux individus.

Ceux-ci se jetèrent sur elle et l'un d'eux, armé d'un tige de fer, l'en frappa violemment. Aux cris de leur victime, les autres se jetèrent sur elle et la frappèrent à tour de bras. D'une ferme poignée, cependant, des ouvriers accoururent. Les deux bandits furent arrêtés. Mais la blessée, qui n'a pas reçu moins de 18 coups de couteau, est dans un état alarmant. MEAUX.



**LES ÉCRASEURS.** — Sur la route de Gienzy à Evry-Petit-Bourg, une laitière passait, dans sa voiture, en compagnie de son fils, un gamin de huit ans. Soudain, dans un nuage de poussière, une automobile passa à toute vitesse.

La voiture de la laitière, accrochée violemment, fut renversée et la pauvre femme et son enfant restèrent pris sous le véhicule. Pendant ce temps, l'auto trottait en trombe. La laitière a été grièvement blessée. Le chauffeur-écraseur ne tardera pas à être arrêté. EVRY-PETIT-BOURG.

**ACCIDENT DU TRAVAIL.** — Un ouvrier, âgé de quarante-huit ans, a été écrasé dans le cimetière communal par une pierre pesant 1.000 kilos, sur laquelle il était en train de graver une inscription et qui bascula subitement. Mort immédiate. CHAMPIGNY.



**ARRESTATION DIFFICILE.** — Surpris par deux gardes champêtres dans une propriété dont ils avaient escaladé les murs, trois individus voulurent fuir par le même chemin. Deux d'entre eux purent être pris ; le troisième, en s'enfuyant, tira un coup de revolver sur l'un des gardes. Celui-ci ne fut pas atteint, mais la balle, après avoir blessé légèrement un journalier qui accourait, alla ensuite atteindre au bras un employé de chemin de fer qui venait, lui aussi, prêter main-forte. SANNOIS.



**POUR UNE FEMME.** — A propos d'une jeune femme qui appartenait un peu à tous les habitants du pays, une discussion éclata sur le seuil d'un débit entre un jeune garçon de ferme et un rentier âgé de cinquante ans. Le garçon se trouvait en ce moment sur le petit escalier qui va de la route à la porte du débit. Le rentier repoussa un peu brusquement le malheureux garçon qui, perdant l'équilibre, tomba à la renverse et mourut d'une fracture de la tête. US.

**Le vaudeville au village**

Il y a une dizaine de jours à Argenta, près Ferrari, une jeune mariée quittait le toit conjugal, et, poursuivie par son mari, elle réussissait à se barricader dans une salle de l'école laïque; le maire bientôt l'y rejoignit, et des pourparlers, restés mystérieux mais fort longs, eurent lieu.

En même temps, le mari, tel un fauve en liberté, attendait dans la rue. Son attitude intriguait quelques voisins, qui l'interrogèrent, et bientôt après un quart des habitants, égayés par une malicieuse joie, attendaient autour de l'école la sortie du maire. Celui-ci, voyant grossir la foule, remettait toujours son départ, empirant ainsi la situation.

Enfin à la faveur de la nuit, des amis du maire le firent évader par une porte de derrière. A minuit, après que la foule se fut retirée, la jeune femme, cause du scandale, fut ramenée chez son époux, enfin calmé.

**Commissaire de police trop expéditif**

Un commissaire de police de Catane et divers agents de cette ville sont compromis dans une affaire scandaleuse qui a été découverte après une longue enquête.

En juillet dernier, le bandit Salvatore Cancelliere, dont la tête était mise à prix, fut donné pour tué dans une rencontre avec ces agents, qui touchèrent la prime promise de cinq cents francs.

L'enquête aurait établi que Cancelliere aurait été simplement assassiné par un emissaire du commissaire de police, et celui-ci est poursuivi avec ses complices pour meurtre qualifié.

**Comme à l'Ambigu**

Une pauvre mansarde, vide de sa locataire. On crochète la porte. Un homme entre avec une lanterne sourde. Ses vêtements sont en désordre. Il a les yeux hagards. Il examine la pièce et sort de sa poche des outils de cambrioleur. Une commode est là, de modeste apparence, mais qui peut contenir un appréciable butin. L'homme va « travailler » lorsqu'il aperçoit un berceau près du meuble. Il s'en approche doucement. Un enfant dort dans ce berceau. Le voleur s'attendrit. Longuement il contemple le bébé, et ses yeux se mouillent de larmes. Mais elles redoublent quand il avise sur la commode même, entre deux pots de fleurs artificielles, une photographie de femme qu'il couvre de baisers. Et, soudain, cette femme est devant lui, éperdue, et ils se jettent aux bras l'un de l'autre avec des caresses coupées de sanglots...

Vous pourriez croire que je vous raconte un drame de l'Ambigu. Point. La chose arriva rue Jean-Nicot, dans la chambre d'un sixième étage où un cambrioleur avait pénétré pour faire un vilain coup... Il vient de finir dix-huit mois de prison. Quand on le condamna, sa maîtresse, blanchisseuse, était enceinte et chargée de quartier. Le misérable venait de la retrouver avec son enfant.

**Un procès de dix mois**

Il est probable que le procès des camorristes napolitains, pour l'assassinat de M. Coccolo et de sa femme, crimes qui remontent à juin 1906, se fera aux Filippini, et non dans le nouveau Palais de Justice, qui, quoique inauguré, est loin d'être terminé.

Le procès commencera sans doute avant septembre, car on désire qu'il fut terminé avant l'ouverture de l'Exposition de Rome, en avril 1911, et il ne semble pas possible que les débats durent moins de huit à dix mois.

Chacun des trente-six accusés a au moins deux défenseurs et la liste des témoins à entendre dépasse actuellement le chiffre de quatre cents.

**Concours n° 26 (8 séries)**

**Les Pilleurs d'Épaves**

**QUATRIÈME SÉRIE**

Au cours de l'épouvantable inondation qui désola en janvier dernier Paris et sa banlieue, une foule de gens sans avoir profité du désastre et de l'affolement pour piller les maisons abandonnées et soustraire les épaves entraînées par les flots furieux. Parmi ces épaves il y en eut un certain nombre provenant d'une gare submergée : chacune d'elles était marquée d'une lettre ainsi qu'on a coutume de le faire lorsqu'on expédie une marchandise quelconque.

En rassemblant ces lettres dans l'ordre qu'elles doivent occuper normalement nos lecteurs formeront le nom de l'objet, dérobé, etc., dérobé par le pillard représenté sur le dessin.

Ce concours aura huit séries : il y aura donc à trouver huit noms qui devront être envoyés à la date indiquée avec publication de la 8<sup>e</sup> et dernière série.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les huit solutions devront être adressées à M. Lecoq, à l'Œil de la Police,

**NOUVEAUTÉ PATHE**

**8 JOURS à l'Essai** **20 MOIS de CRÉDIT** **RIEN A PAYER D'AVANCE**  
*Franco à tous et Partout*

**Admirable Phonographe et**

**Collection**

**Merveilleuse de**

**60 Morceaux**

**Disques à Saphir**

**26 Airs d'Opéra, Romances,**

**Mélodies, Chansonnettes, etc.**

**34 Orchestres et Danses.**

**PRIX**  
 des 60 Morceaux  
 et de l'Appareil

**85 francs**

**4<sup>f</sup> payables**

**4 25 par MOIS**

**sans frais.**



**LE THÉÂTRE CHEZ SOI**

**GIRARD & BOITTE**

**46, Rue de l'Echiquier, 46, PARIS (x<sup>e</sup> arr.)**

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant **SANS AIGUILLE** est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.

**BON MARCHÉ**  
 exceptionnel

**Pas 15 Centimes par Jour**

*L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.*

**Nous vendons en confiance. — Fourniture immédiate.**

**Nous répondons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.**

*L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.*

**94 BULLETIN de SOUSCRIPTION**  
 Je soussigné, déclare acheter à M. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'Appareil Pathé et les 60 Morceaux au prix de 85 fr. payables à fr. 25 par mois, sans frais.

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 190\_\_

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_

Profession ou Qualité \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_

Gare de chemin de fer \_\_\_\_\_

Préciser de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de M. M.



**LISTE DES PRIX**

1<sup>er</sup> prix : Une magnifique boîte de couverts comprenant : 12 couverts de table; 12 couteaux de table; 12 couteaux à dessert; 12 cuillers à café; 4 louche; 4 couvert à salade; Du 2<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> prix : Une ravissante garniture de cheminée en porcelaine décorée, composée d'une pendu-

lette et de deux vases; Du 7<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> prix : Un excellent remontoir pour homme, en acier oxydé; Du 13<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> prix : Un délicieux pendentif « chimère » en métal doré mat, chaînette fine; Du 13<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> prix : Une élégante garniture de boutons de chemise; Du 7<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> prix : Une gentille boîte portée-allumettes « Jupiter »; Du 11<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> : Une très jolie opingole à chapeau.

75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les huit solutions, les huit bons de concours qui se trouvent au bas de la page 11.

**Concours n° 25**

**Madame Hyxe, Souris d'Hôtel**

**LISTE DES GAGNANTS**

1<sup>er</sup> prix : M<sup>me</sup> Colombini, 9, impasse Esserteize, St-Louis, Marseille, gagne Cinquante francs en espèces.  
 2<sup>e</sup> prix : M. Théophile Berc, coiffeur, à Milhaud, gagne : Une magnifique bourse en argent, mailles fines, avec séparation.  
 Du 3<sup>e</sup> au 4<sup>e</sup> prix : MM. Langlois, Bourg-en-Bresse; Fierech, Morteau, gagnent chacun : Un beau portefeuille en véritable maroquin.  
 Du 5<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : Deher, Dijon; Dupont, Vanves; Venet, Donzère; Cailaud, Bonnadeau; Anvray, Baveux; Gauthier, Bordeaux; Bonne, Avallon; Pruvost, Paris; Chabaud, La Garenne, Charlebourg; Philpots, Equandrville; Gay, Toulouse; Gruchy, Lyon; Vidal, Lyon; Grousselle, Roubaix; Barba, Vailly-sur-Aisne; Muraire, Paris, gagnent chacun : Un élégant sac de dame.  
 Du 21<sup>e</sup> au 60<sup>e</sup> prix : MV Broin, Puligny; Georges, la Croisette; Argenson, Grand-Combe; Cartier, Orange;

Devrier, Chavey; Margot, Lille; Breton, Charleville; Brisard, Trun; Lepère, Jarnac; Ribotteau, Gautret; Clapia, Montberdi; Lejeune, Montrouit-sous-Bois; Chrétien, Thumeries; Pasquaux, Plaine Saint-Denis; Grosjean, Saint-Rémy de Provence; Paderac, Fajoles; Manbournet, Aracbon; Gaudry, Gué-Marin; Maira, Le Mans; Bussereau, Tours; Mager, Villers-Francais; Rausse, Saint-Rémy de Provence; Sarlon, Saint-Pol-sur-Mer; Lenormand, Aiguville; Mangard, Lins; Olive, Bélesta; Kusi, Mafakoff; Voyelle, Bertzy; Cozette, Sotteville-les-Rouen; Germain, Lyon; Debarves, Herstal; Fréhu, Laval; Jeantaud, Limoges; Edet, Le Havre; Danna, Vieux-Condé; Pierre, Bordeaux; Jannot, Lille; Marsan, Lyon; Vallet, Cotte; Mathes, Alger, gagnent chacun : Une très jolie chaîne américaine, avec trois mousquetons et un médaillon.  
 Du 61<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : MM. Michallat, Chalamont; Lulrez, Oignies-sur-Rivière; Aubéry, Vaison; Bestien, Pignau; Uimann, Montbéliard; Ferrin, Brest; Martin, Mont-de-Marsan; Ronce, Boulogne-sur-Mer; Dantin, Darnétal; Marquant, Lyon; Boulanger, Hères; Simon, Paris; Legout, Orléans; Saucé, Comme; Lecomte, Saint-Quentin; Prêtre, Lille; Soussières, Montauban; Courajour, Toulouse; Cayré, Castre; Malgouy, Lyon; Lemare, Nîmes; Paul, Générac; Bourveas, Brest; Fontaine, Bagnole; Pennoquia, Thumeries; Chabot, La Ferté-sous-Jouarre; Buffi, Rouen; Doniau, Cognac; Gélain, Thizy; Lambert, Marseille; Derdevet, Saint-André-de-Sangonis; Vasseur, Beauvoisin; Lagardie, Chartres; Estaquer, Cotte; Ramackos, Calais; Pout, Boulogne-sur-Mer; Noël, Toulouse; Ramey, Nice; James, Lyon; Cotte, Nîmes, gagnent chacun une ravissante glace de poche métal vieil argent, décor Louis XV.

**Concours n° 24 (9 séries)**

**CONCOURS DES PROFESSIONS**

**NEUVIÈME SÉRIE**

Vous avez tous été émerveillés, chers lecteurs, par l'habileté professionnelle de certains détectives dont nous vous avons conté les exploits dans ce journal. Aujourd'hui nous allons vous demander de rivaliser avec eux et d'essayer même de les surpasser, en ingéniosité.

Voici le problème que nous vous prions de résoudre : Étant donnée une image que voici sur laquelle se trouvent des êtres, des objets, des mots, des signes, etc., trouver le nom d'une profession.

Pour arriver à ce résultat vous choisirez un certain nombre seulement de ces êtres, objets, mots, signes, etc. (car les autres sont parfaitement inutiles et placés là dans le seul but de vous dérouter), vous les lierez à la façon des rebuts et si vous savez vous y prendre, vous trouverez vite le nom d'une profession.

Ex. : Une boucle, un ange et un geai se trouvant sur l'image signifieraient : Boulanger.

Ce concours comprendra neuf séries et chaque série un nom à trouver.

Les réponses devront nous parvenir avant le dimanche 3 juin dernière délai.

Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les neuf solutions devront être adressées à M. Lecoq, à l'Œil de la Police, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours.

Il est indispensable d'envoyer avec les neuf solutions, les neuf bons de concours qui se trouvent au bas de la page 11.

**UN MONSIEUR** offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

**MESDAMES** Four DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES

envoi discret du **RÉGLOGÈNE LACROIX**, contre 10<sup>e</sup> mandat ou remb<sup>e</sup> à G. LACROIX, Pharmacien-Spécialiste à LILLE

**SAGE-FEMME** Barlet, 112, rue Réaumur

Discrétion absolue. Pension de nuit des Seins, Epilation, Obésité. — Renseignements gratuits.

Abonnements à l'ŒIL DE LA POLICE : FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABAILLE Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50<sup>e</sup> pour recevoir franco à domicile. Adresser les demandes, 75, rue Dareau, Paris.

**L'ŒIL DE LA POLICE** **CONCOURS N° 24** **BON N° 9**  
**Concours des Professions**  
 Conserver ce bon et nous le retourner à la date que nous indiquerons.

**L'ŒIL DE LA POLICE** **CONCOURS N° 26** **BON N° 4**  
**Les Pilleurs d'Épaves**  
 Conserver ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.



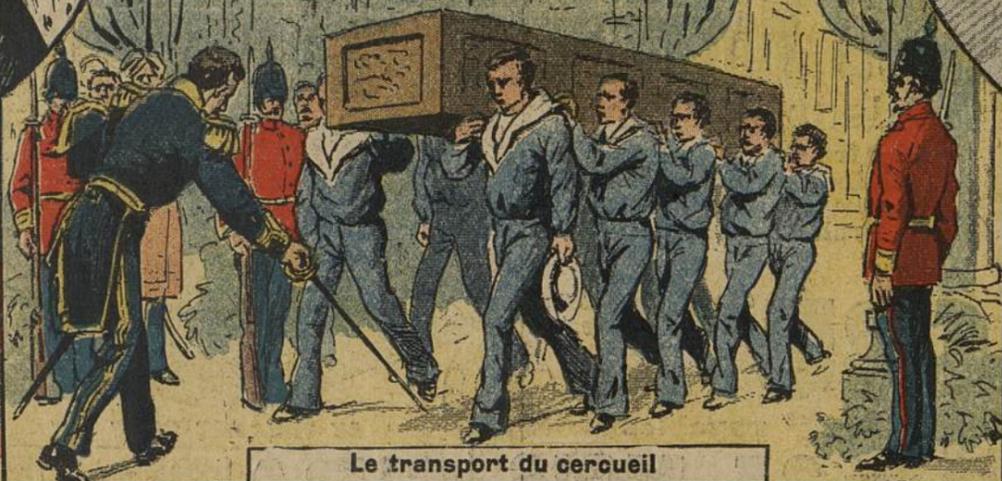
Le Roi Edouard VII



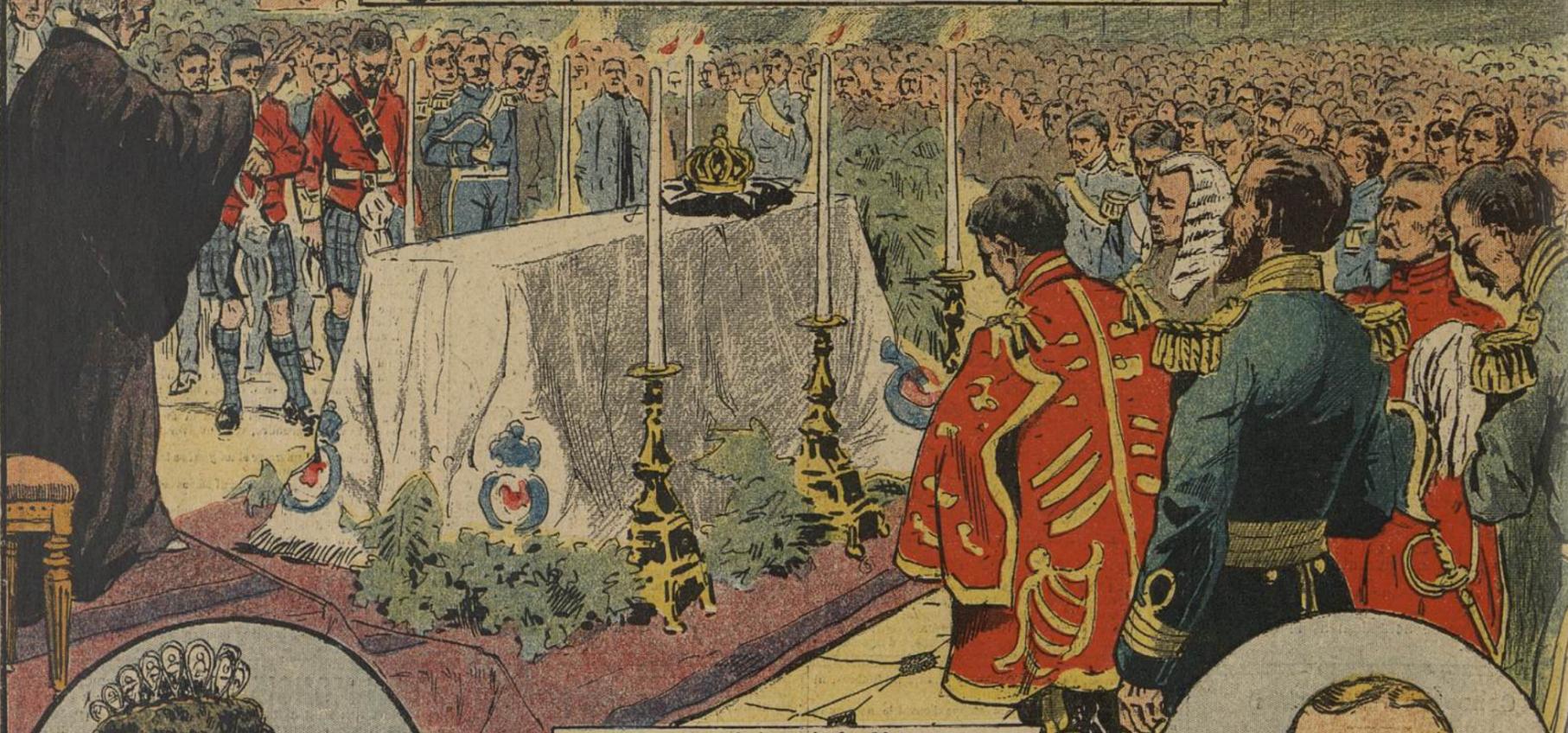
La veillée du corps



La Reine Alexandra



Le transport du cercueil



La cérémonie funèbre



La nouvelle Reine



Edouard VII après sa mort



Le Roi Georges V

# La mort du Roi Édouard VII : Les diverses cérémonies